

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: / Il y a des plis dans le milieu des pages.
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC

(NOUVELLE SÉRIE)

DIX-HUITIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1882

SOMMAIRE

PAGES

MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES. — Lettres de M. J. B. Proulx, Fils (<i>Suite et fin</i>).....	195
LETTRE du Rév. Père Chiron, O. M. L., sur l'état de la ville de Montréal, Canada.....	209
AFRIQUE CENTRALE. — Bibliographie de S. P. Arthur De Marché, Prêtre canadien, Miss. maître apostolique de l'Afrique Centrale. — Lettres de H. P. A. Bouchard au Directeur Général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, et à M. H. Tonn, Père, Supérieur de l'Archidiocèse de Québec.....	261
MISSIONS D'ALASKA. — Itinéraire de Mgr Chir dans les différentes stations du vicariat apostolique d'Alaska-Mataneau.....	222
LETTRE de la Révérendissime Sœur Aristide, Religieuse de la Providence, à ses parents.....	235
MISSION CHEZ LES NASKAPIÉS. — Lettres de R. P. Fafard, O. M. L., à la Sœur Aristide, Religieuse de la Providence.....	235
JOURNÉE DE VOYAGE de Sœur Assistante Charlebois, de l'Hôpital Général de Montréal, depuis Athabaska jusqu'à Mackenzie. — Lettres de la Révérendissime Sœur Wair, la Révérende Mère Supérieure de sa Sœur de l'Hôpital Général de Montréal.....	36
QUELQUES NOTES SUR LE DIOSÈSE DE L'ILE VANCOUVER.....	38
MISSIONS D'AFRIQUE. — Lettres de Mgr Bernard Jolles, nonce apostolique de Sierra-Léone, aux Associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.....	7
MOI RATAH LE CHIEF DIAMBAAN (Nouvelle).....	
FUJHAY-BONDGO (Nouvelle).....	
UNE FAMINE CHEZ LES SAUVAGES.....	274

MONTREAL,

DE L'IMPRIMERIE CANADIENNE, 21, RUE ST. CAROL.

1882.

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

OCTOBRE 1882.

(NOUVELLE SÉRIE)

DIX-HUITIÈME NUMÉRO, OCTOBRE 1882.

MONTREAL:

CIE. D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 30, RUE ST. GABRIEL.

1882

Permis d'imprimer :

† EDOUARD-CHS., Evêque de Montréal.

Mgr d'Ottawa dans les Missions Sauvages ⁽¹⁾

(Suite et fin)

MATTAWAN, 18 Août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Le Long Sault se compose de six rapides consécutifs : la *Tête du sault*, le *rapide de l'île*, le *rapide plat*, le *rapide croche*, les *fourneaux* et le *pied du sault* ; il peut avoir sept milles de long, et il n'en cède en rien, ni pour la rapidité, ni pour la violence, ni pour les caprices, au sault Caughnawaga, entre Lachine et Montréal. Trois hommes se sont noyés au printemps dans le *rapide de l'île*, presque tous les ans il y périt quelqu'un, ce n'est pas rassurant. En haut du *rapide croche*, il y a un remou si fort, surtout au temps des grandes eaux, que celui qui se laisse entraîner dans ses anneaux ne peut en sortir que difficilement. Un jour, c'est-à-dire un soir, le Rév. P. Nédelec trouva un pauvre malheureux qui tournoyait depuis le matin : impossible de passer à travers cette chaîne de courant qui le promenait malgré lui dans la circonférence du cercle. Nous avions pris une heure pour monter le Long Sault. Nous le descendîmes, je crois, en une demi-heure.

“ Ce n'est plus une rivière qui nous entraîne, c'est un fleuve, mais un fleuve qui court comme un torrent, une énorme masse d'eau qui se précipite, qui bondit comme un coursier, qui tombe en mugissant dans des caves profondes, et qui rejailit en gerbes d'écume. Mille obstacles se dressent devant les vagues effarées, mais elles sautent par dessus en hurlant et rien ne les arrête. Ça et là se présentent des impasses effrayantes, des abîmes pleins d'attractions, des tourniquets effroyables, des embûches périlleuses.....

(1) Voir *Annales de la Propagation de la Foi*, Nos. 16, p. 45, 17, p. 109.

Autour de nous quel bruit ! quel fracas ! quel tourbillon ! Singulière mobilité que celle de l'eau qui, coulant sur un lit tourmenté, manifeste les mêmes convulsions que si elle était soulevée par la tempête. Les courants se déchainent et le mouvement accroît leur puissance. Ils se rencontrent, ils se combattent, et les ondes qu'ils charrient se resserrent, s'écrasent, tournent sur elles-mêmes et décrivent des spirales qui attirent comme des gorges profondes tous les objets passant à la surface. Tantôt ce sont des ondulations inégales et pleines d'aspérités, des crêtes superbes couronnées d'aigrettes blanches, des lames éperdues se brisant en des milliers de gouttelettes qui jaillissent comme des étincelles. Tantôt ce sont des chocs de houles et de contre-houles, des bouffées de vagues irritées qui nous montent à la figure, des gouffres profonds qui mugissent à nos côtés et qui nous engloutiraient au moindre écart, ou pour un coup d'aviron manqué." Cette page est de Monsieur votre frère, Son Honneur le juge Routhier, extrait de son charmant petit livre *En canot*, et cette description des rapides du Saguenay peut s'appliquer à la lettre aux rapides du haut de l'Ottawa.

Notre bateau se lance au milieu des bouillons et est emporté avec la rapidité de la flèche, il fournit une course effrénée. Les mains saisissent fortement la planche du siège, le regard se fixe sur l'abîme, les lèvres sont muettes et le cœur palpite d'émotion. Chaque fois que le bateau, comme pour s'effondrer, descend dans une cave, les sauvages poussent du fond de leurs poitrines un cri de joie sourd, et le frisson vous passe par tout le corps. Vous diriez que l'embarcation, emportée à l'épouvante, va aller se briser sur un rocher, déjà elle n'est plus qu'à quelques pieds, mais soudain Wawate et Pichou, d'un coup d'aviron, l'ont virer bout à bout, et elle continue sa route sautant, bondissant, longeant un autre abîme, montant et descendant sur le dos des vagues qui l'emportent comme des chevaux au galop. Nos guides sont devenus d'autres hommes, ils ont perdu leur allure lente et un peu nonchalante ; l'œil dominateur, la tête haute, la chevelure au vent, l'air inspiré, ils sont debout à leur poste. Leur commandement est bref et sec, leurs mouvements sont vifs et saccadés ; ils se penchent sur la rame,

ils se baissent, ils se relèvent, d'un bond ils sautent d'un bord à l'autre du bateau. Puis quand le pas périlleux est passé, quand l'abîme est franchi, il faut voir comme ils se redressent dans leur fierté, une main sur la rame, le poing sur la hanche, triomphants ils sont sublimes. Une fois dans ma vie j'aurais désiré être guide de grand canot, c'aurait été pour sauter le Long Sault.

Restaient encore le rapide de la Montagne, le rapide des Erables et la Demi-charge. Aux Erables les vagues bondissent, s'entrechoquent, se brisent; notre esquif, tête baissée, se jette au milieu du conflit. Une vague furieuse arrive en flanc, saute par dessus bord, nous enveloppe d'un voile humide, et laisse cent galons d'eau au fond de l'embarcation. Il était comique de voir la triste figure que faisait l'un des passagers. A genoux au milieu du bateau, les mains jointes, murmurant des prières, il reçoit sans broncher l'avalanche sur les épaules, tout en poussant un cri de désespoir et en faisant une grimace des mieux conditionnées. Le regard effaré, il reste à genoux dans un demi pied d'eau, tranquille, résigné, attendant trois autres vagues qui se préparent à en faire autant. Heureusement le bateau emporté à toute vitesse, est déjà loin du danger. L'éclair de chaleur et le Chat rient à cœur-joie et tout l'équipage s'en tient les côtés. Si vous me demandez quel est ce brave, je vous répondrai que la charité chrétienne me défend de le nommer, d'autant plus que, comme disent les anglais, *charity begins at home*. Du reste, quant à tous ceux qui ont montré des visages impassibles et flegmatiques, j'aurais bien voulu voir ce qu'ils ressentaient au fond du cœur.

A 9½ hrs notre bateau, glissant au milieu des ombres, accoste au quai de M. Timmens. Sa Grandeur était attendue! En un instant une procession aux flambeaux s'organise, le jour revient au milieu de la nuit, et accompagné d'une foule compacte nous nous rendons à la maison des Pères à la lueur des torches vacillantes. Monseigneur remercie les citoyens de leur empressement et de leur délicate attention, et bien volontiers nous allons rendre au sommeil ce que nous lui avons dérobé la nuit précédente.

Ce matin Monseigneur a donné la confirmation à une

dizaine de personnes qui n'ont pu se rendre lors de son passage il y a quinze jours. C'est la troisième fois depuis trois semaines que Mattawan reçoit la visite de son premier pasteur. Ça lui sera sans doute une source de bénédiction qui le fécondera au spirituel comme il se développe rapidement au matériel. Vers 1860, en se rendant dans ses missions catholiques des chantiers, le Rév. P. Reboul passait par Mattawan pour la première fois; il n'y avait guère alors qu'une couple de maisons. En 1869 le P. Nédélec y hiverna; en 1870 il fut décidé qu'on y ferait une résidence permanente, le Rév. P. Poitras fut le premier directeur, ayant le Rév. P. Nédélec pour compagnon. Pendant quatre ou cinq ans encore les Pères furent les hôtes de M. Timmens. En 1874 ils bâtirent la maison qui est occupée aujourd'hui par l'hôpital; ils l'habitèrent jusqu'à l'année dernière alors qu'ils élevèrent à quelques pas de là un joli presbytère en brique à deux étages. Deux Pères seulement, les PP. Déléage et Emery, résident habituellement à Mattawan pour desservir une étendue de pays de plus de soixante-dix millés carrés; ils sont obligés de se multiplier pour faire face à tous les besoins. C'est bien le cas de répéter que la moisson est abondante et que les ouvriers sont peu nombreux.

Les Sœurs de Charité d'Ottawa vinrent s'établir à Mattawan dans l'hiver de 1876. Celles qui y exercent aujourd'hui leur zèle dans les fonctions d'institutrices, de gardes malades et de sacristines pour l'entretien de l'église, sont Sœur St Jean, supérieure, et Sœurs Saint-Alexis, Sainte-Susanne, Sainte-Thècle et Marie-Denise. L'hôpital de Mattawan est une véritable providence pour cette multitude d'étrangers qui travaillent dans les chantiers ou sur la ligne du chemin de fer. Il ne se passe guère de semaine sans que quelques-uns de ces travailleurs ne tombent victimes de quelque accident. Tous, qu'ils soient ou non en état de payer leur pension trouvent chez ces bonnes Sœurs un asile pour abriter leur infortune et des mères pour soulager leurs souffrances. Depuis le premier janvier de cette année, l'hôpital a ouvert ses portes à 150 malades et 15 actuellement y occupent des lits. Jusqu'ici cette institution n'a eu d'autres ressources que le dévouement des religieuses, le secours des

Pères et les charités du public; il est à espérer que, reconnaissant enfin les services incalculables qu'elle rend à cette partie du pays, le gouvernement d'Ontario lui accordera sa part des argents destinés aux œuvres de charité et de bienfaisance.

Nous sommes à l'ancre. Les chars qui devaient nous conduire à Deux-Rivières, à vingt-cinq milles d'ici, ont jugé à propos de ne pas marcher aujourd'hui; le *stage* qui aurait pu le remplacer a trouvé bon de se briser, et il n'y a plus d'autres grosses voitures dans le village, toutes étant employées sur la ligne du chemin de fer. Cependant on a pu trouver un petit *buggy* pour conduire Monseigneur à destination, il est parti seul à 3 h. p. m. Nous le rejoindrons demain si nous le pouvons.

Des lettres qui nous attendaient ici ont donné sur l'état de M. l'abbé Duhamel des nouvelles qui sont loin d'être rassurantes, ce sera un nuage à l'horizon pour le reste du voyage. Ce bon monsieur reçoit les secours de bien nombreuses prières dans toutes ces missions; partout on fait de ferventes neuvaines pour le rétablissement de sa santé. J'espère que la vôtre se soutient toujours, vous en avez grandement besoin pour pouvoir rencontrer ces occupations multipliées qui vous assaillent de toutes parts. Pour moi, ce voyage m'a reposé tout à fait, et je retourne parfaitement rétabli, étant du reste parti malade aucunement.

Je demeure avec la plus haute considération, Monsieur le Grand-Vicaire, votre tout dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, Ptre.

Au Rév. J. O. ROUTHIER, V. G.,

Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

MGR D'OTTAWA, DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

FORT WILLIAM, 23 août 1881.

Monsieur le Grand-Vicaire,

Nous avons quitté Mattawan, M. Robert et moi, mardi matin; le Rév. Père Nédelec nous accompagnait, en route

pour le fort William et Golden Lake, où il va donner ses missions annuelles. Il nous faisait peine de dire adieu au Rév. P. Emery qui nous avait si bien reçus, au bon Père Pian et à l'aimable M. Rankin qui depuis trois semaines étaient nos inséparables, ainsi qu'à la solitude des forêts, aux grands paysages des lacs, aux émotions des rapides et au *farniente* du canot, pour entrer dans la servitude des *stages*, des steamboats, des wagons de chemin de fer, enfin dans le bruit et le brouhaha de la civilisation.

La voiture qui nous conduit à *Rocky Farm* est chargée à deux étages, elle n'a que trois sièges et nous sommes douze passagers bien comptés. Nous faisons quatre milles, crac, voici une roue de cassée. O ! que nous étions bien mieux dans notre écorce de bouleau ! J'ai constaté avec surprise et plaisir que sur tout le parcours de la route, une distance de sept milles, les terres sont prises, la plupart par des Canadiens-français, et les fermes sont en opération. Le sol est certainement montueux et rocailleux, mais le grain de terre est bon, et cette année la récolte est à pleine clôture (toutefois là où il y a de la clôture). Bravo ! Canadiens, en avant ! abattez la forêt, et comme dit M. Sulte :

Frappez d'estoc, frappez de taille
Les troncs aux flancs retentissants ;
La forêt vous livre bataille
Et porte en ses rameaux puissants
Des délits toujours renaissants.

A 9 h. nous prenons les chars à *Rocky Farm*. A 10 h., dix-sept milles plus loin, Monseigneur embarque à Deux-Rivières ; il y a donné ce matin la confirmation, s'y étant rendu la veille à 10 h. la nuit. L'actif surintendant du Pacifique depuis Pembroke jusqu'à Nipissingue, est à bord. C'est lui qui nous a fourni si généreusement les hommes et les bateaux pour monter au lac Takon ; aujourd'hui il veut encore payer sa dîme à Sa Grandeur, et il lui accorde un passage gratis pour elle et pour sa suite.

A midi nous descendons à *Rockliff*, dix-neuf milles plus bas que Deux-Rivières ; à la petite chapelle isolée au milieu des pins, qui voit passer à sa porte les trains du Pacifique et

voit couler à ses pieds les eaux profondes de l'Ottawa, en face d'une énorme montagne qui, sur la rive opposée, porte sa tête jusque dans les nues. Le soir il y eut prière, sermon en anglais et en français, et samedi matin messes, instructions dans les deux langues, confirmation et bénédiction papale. A 9 h. le bateau de M. Furniss, métis écossais, nous descendait jusque chez lui pour diner, puis de là au rapide des *Joachims*. Après un portage d'un mille, nous montons dans le steamboat du capitaine Thibodeau qui devait nous transporter au Fort William, distance de Rockliff de quarante milles environ. Pendant quatre heures d'une navigation on ne peut plus agréable, assis tranquillement sur le haut du bateau, nous pûmes admirer à loisir la grande rivière qui allongeait devant nous ses rives aux sites pittoresques. Nous passâmes au pied d'un rocher, le *Roc de l'oiseau* haut de plusieurs centaines de verges, coupé à pic, qui ressemble beaucoup au cap *Trinité* sur le Saguenay. Au sommet le plus élevé de cette montagne, creusé dans le roc, se trouve un petit lac aux eaux limpides, très poissonneux, dit-on; c'est là un lieu de pique-nique pour les partis de plaisir de la ville de Pembroke.

A 6 h. nous accostons à fort William, les sauvages se pressent en foule sur le quai, et les éternels fusils, avec leur *pan, pan, pan* répétés, me crispent les nerfs et me cassent les oreilles. La paroisse de *Sheenboro* s'est transportée au devant de sa Grandeur, et nous partons accompagnés d'une longue suite de voitures et à 7 h. nous entrons au presbytère de M. Shalloe, à trois milles dans les terres en arrière du fort William. Monseigneur passe deux jours à *Sheen* et y donne tous les services d'une mission. Je vous ferai grâce du détail de ces trois dernières visites, le tout s'étant passé comme à l'ordinaire en pareilles circonstances. Qu'il me suffise de vous dire que ces braves gens se faisaient un devoir et un honneur de rendre à leur évêque tous les services qu'il était en leur pouvoir. Entr'autres méritent mention honorable M. Fournier à Deux-Rivières, et MM. Hennessey, O'Reilly et McIntyre à Rockliff. A *Sheenboro* les paroissiens se sont portés aux différents offices avec un empressement vraiment édifiant.

Le fort William est situé à une vingtaine de milles au-

dessus de Pembroke, du côté de la province de Québec, sur une pointe qui s'avance dans un lac, où l'œil ravi aperçoit une foule d'ilots charmants qui semblent avoir été jetés çà et là comme autant de corbeilles de verdure. C'est un ancien poste de la compagnie de la baie d'Hudson; il est devenu il y a une dizaine d'années la propriété de M. McCule, qui a fait élever à la place du vieux magasin, devenu la proie des flammes, une nouvelle bâtisse en briques beaucoup plus considérable. A une petite distance du fort, dans une prairie d'un gazon court et uni, s'élève la chapelle propre et blanche à la chaux; devant la porte les eaux du lac viennent baigner une grève de sable fin, jaune comme une poussière d'or; en arrière la forêt épaisse forme un cercle et une couronne de feuillage. Ce bois est composé de pins rouges, flûets, serrés, élevés; au pied des arbres le sol est net comme sur la main, il n'y croit pas la moindre petite herbe; là règne au milieu même du jour une demi-obscurité mystérieuse, l'air est saturé d'exhalaisons parfumées. C'est sous cet ombrage délicieux que les sauvages ont dressé leurs maisons de toile blanche pour y couler tranquilles les huit jours consacrés à la mission et à la prière.

Le Rev. P. Nédelec n'était pas venu avec nous à Sheenboro, il était resté au fort William pour préparer ceux qui devaient être confirmés. Dimanche après-midi je reçus de lui un billet conçu en ces termes: " Cher monsieur, j'envoie un jeune homme pour vous chercher. Vous m'avez promis de venir à mon aide, promesse oblige. Votre présence me sera non seulement agréable, mais utile, même presque nécessaire, vu les circonstances. Nous avons eu grand'messe ce matin, l'Eglise était pleine, bonne apparence. Beaucoup de sauvages, ils sont venus de presque toutes les rivières des environs. Bonne volonté, beaucoup de zèle de la part de tout le monde, sauvages, canadiens, irlandais. Nous avons vêpres à 3 h. Dites à Monseigneur que je l'attends vers 3½ h. demain. Confirmation à 7 h. mardi matin; raison: plusieurs veulent profiter du passage du steamboat pour monter. Respects à Sa Grandeur, des saluts aux confrères, n'oubliez pas M. Robert. Tout va bien, *dicite justo quoniam benè*. Le mouvement est donné au dehors et au dedans, l'important

est de le maintenir. Sur ce, adieu ! Votre tout dévoué en
J. G.—J. M. Nédelec, Ptr., O. M. I.”

Je me rendis à l'invitation. C'est là que j'ai vu de mes yeux ce qu'il faut d'activité à ces bons Pères pour conduire une mission qui ne revient qu'une fois par année et qui ne doit durer que quelques jours. Il s'agit ici de faire le catéchisme en sauvage, en français, en anglais, d'entendre les confessions dans les trois langues, de préparer le chant des messes et des cantiques, de faire réparer le linge de l'église, de veiller à la propreté et à l'ornementation du temple, d'activer et de diriger le travail de ceux qui préparent les chemins, etc., sans compter que sur ces entrefaites il peut vous tomber sur les bras quatre baptêmes, un mariage, l'abjuration d'un de nos frères séparés, et que sais-je ? Le pauvre Père trouve à peine le temps de prendre un peu de nourriture et de sommeil. En toute justice pourtant, je dois lui rendre ce témoignage qu'il sait assez se multiplier, voir ici et là, se donner du mouvement pour faire face à tous les besoins.

Lundi, à 3½ h. p. m. Monseigneur arrivait chez M. McCule. Toute la mission en procession se porte à sa rencontre, l'armée attend sous les armes. Il est beau de voir le capitaine, solennel, faraud, avec ses galons rouges, son gilet ceinturé de nervures bleues, son chapeau au cordon vert, et son bâton de commandant au bout duquel flottent attachés de longs rubans rouges, verts et blancs. Sa Grandeur est saluée d'une décharge générale, puis le long du trajet un feu de tirailleurs de temps en temps nous agace les oreilles. Nous nous avançons bien gardés entre deux files de soldats, le chemin est balisé d'une double et d'une triple rangée de petits cèdres et de jeunes pins. A la porte de l'église une nouvelle décharge ébranle la voute du temple et nos cerveaux endoloris. La chapelle, toute reluisante de blancheur et de peinture nouvelle, a été ornée avec soin ; des couronnes de verdure pendent à la voute, l'autel ressort au milieu d'une parure tout-à-fait originale : sur un fond de tapisserie, comme dans un blason sur un champ d'argent, sont semées des fleurs d'or et d'azur, ont été attachées avec goût des feuilles d'automne de toutes les couleurs, rouge vif, rouge tendre, rouge incarnat,

rose, pourpre, jaune, vert, verdâtre, vert d'émeraude, vert pré, etc., enfin toutes les teintes; toutes les nuances se trouvent mariées dans la plus agréable et la plus délicate des variétés. Monseigneur fit son entrée avec tous les rites prescrits. J'emporte dans ma valise, comme pièce de curiosité, le goupillon qui a servi à l'office de ce jour-là; il est fabriqué, non sans art, par la main d'une *squaw*, avec une certaine espèce de mousse. Je le déposerai dans notre musée, au milieu des antiquités, avec cette inscription : Goupillon en " queues de rat," *don généreux* du Rév. Père Nédélec.

Les sauvages sont au nombre, je crois, d'environ trois cents. Dans cette mission comme dans toutes les autres, il y a eu prière du soir, confirmation, grand'messe à 10 heures, bénédiction papale, et cet après-midi à 3 h. adieux en langue sauvage; c'est probablement pour la dernière fois cette année que Monseigneur parle algonquin. Maintenant nous sommes à attendre l'arrivée du steamboat qui doit nous transporter à Pembroke, mais nous pouvons attendre longtemps sans ennui. Nous nous trouvons ici vraiment *at home*, Monsieur et madame McCule ont reçu Monseigneur avec une cordialité et une politesse toute irlandaise, ce qui n'est pas peu dire. De plus le Docteur Faure, curé de Pembroke, et M. Marion, prêtre de l'évêché, ainsi qu'un certain nombre de citoyens de Pembroke, sont venus jusqu'ici au devant de Sa Grandeur; et en pareille compagnie l'ennui n'a pas d'entrée possible.

Je touche avec un certain regret au terme d'un voyage qui ne devrait pas finir si tôt. Je viens de passer un mois dans un milieu bien agréable. Pendant treize jours le canot nous a promenés sur les lacs et les rivières, neuf fois nous avons dressé notre tente sur le gazon des prairies ou sur les galets du rivage. Je reviens tout refait, tout renouvelé. Au grand air de la forêt, les poumons se dilatent, l'appétit s'ouvre et s'étend, la poitrine se fortifie. Devant les tableaux de cette nature vierge qui se déroulent sous nos yeux avec une si grande richesse et une si grande variété, l'esprit se repose, le cœur rajeunit, l'imagination s'enrichit. J'ai été grandement édifié de ce que les missionnaires nous ont fait voir, et la vue de tant et de si généreux sacrifices remontent le courage

et l'énergie. J'ai fait dans ces régions lointaines des connaissances dont le souvenir me sera toujours un charme. De plus, je dois l'avouer pour être à ma confusion, le champ de mes connaissances géographiques s'est agrandi et de nouveaux horizons se sont ouverts devant moi. Je n'avais pas d'idées que l'on pût récolter d'aussi belles moissons au nord du lac Témiscamingue, et j'étais sous l'impression que tout ce pays était couvert de montagnes arides et incultes, tandis que, au contraire, c'est une contrée plane et unie comme la vallée du Saint Laurent, et elle m'a paru tout-à-fait propre à la colonisation ; c'est là sans doute un débouché providentiel que le bon Dieu nous réserve dans l'avenir pour le surplus de notre population. En vérité, je dois de bien grands remerciements à Monseigneur l'évêque d'Ottawa qui m'a procuré le plaisir d'un beau voyage, et qui n'a cessé pendant tout le trajet de m'entourer de bonté et de bienveillance.

Demain soir, je l'espère, j'aurai le plaisir de vous serrer la main, et de vous entretenir, non plus sur un papier toujours trop parcimonieux, mais bien en de bonnes et larges conversations.

Je demeure en attendant, avec la plus haute considération, Monsieur le Grand Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, P^{RE}.

Le Rév. J. O. ROUTHIER, V. G.

Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

MGR D'OTTAWA DANS LES MISSIONS SAUVAGES.

Séminaire de Sainte-Thérèse, 25 août 1881.

Monsieur le Grand Vicaire,

Je vous écris ces quelques lignes non pas pour vous apprendre que, hier après-midi à 2 h. nous étions de retour à l'évêché d'Ottawa, qu'à 3 h. j'avais le plaisir de vous presser la main, et qu'à 8.42 h. je suis entré dans mes pénates ; mais bien pour vous renouveler par écrit l'expression de ma reconnaissance pour tout le trouble que vous vous êtes donné à l'occasion de mes correspondances datées des *pays d'en haut*. Je désire aussi faire parvenir par votre bienveil-

lante entremise mes remerciements à M. le rédacteur du *Canada* qui a bien voulu faire à mes lettres l'honneur de leur ouvrir les colonnes de son journal. De plus, comme les lecteurs de cette intéressante gazette nous ont suivi à travers les lacs, les rivières, les portages et les rapides, je ne voudrais pas les laisser dans l'inquiétude sur notre compte, et après leur avoir communiqué "nos longues erreurs sur la terre et sur l'onde," en toute justice vous devez leur faire savoir que nous sommes arrivés sains et saufs à *Ithaque*.

Un si beau voyage, rempli de tant de charmes et de poésie, devait tout naturellement expirer enveloppé dans un rayon de soleil couchant. Lundi à 6 h. p.m., le steamboat de l'obligant capitaine Thibodeau nous prenait au fort William pour nous transporter à Pembroke, notre caravane s'était accrue du Docteur Faure et du Rév. M. Marion. Nous nous engageons dans ce dédale d'îles appelées les *Narrows*. Le grand poète national, Crémazie, dans un de ses chants inspirés, parlant de ce qui suivit la chute de nos premiers parents, a imaginé de dire :

Que les archanges sur leurs ailes,
Prenant l'Eden silencieux,
Au haut des sphères éternelles
Le déposèrent dans les cieux.

Mais, en s'élançant dans l'espace,
Ils laissèrent sur leur chemin,
Tomber, pour indiquer leur trace,
Quelques fleurs du jardin divin.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles,
Tombant dans le fleuve géant
Firent éclore les Milles-fles,
Ce paradis du Saint-Laurent.

Ces archanges, par mégarde, ont dû en laisser tomber quelques-unes dans le lit de l'Ottawa, à la tête du lac des Allumettes; et elles ont formé cet archipel d'îlots enchanteurs, ces berceaux de verdure qui semblent là-bas flotter sur la surface liquide, ces bouquets de sapins odorants fièrement assis sur leur base de granit, ces touffes ombragées de pins gigantesques qui baignent leurs pieds dans les eaux profondes, ces rochers couverts de mousses tendres et verdoyantes, et ceints de leurs larges ceintures de sable d'or, îles charmantes qui, à travers les illusions du crépuscule, se

dressent devant vous comme autant de palais féériques et de villas enchantées, au milieu desquels circule votre bateau dans des lagunes limpides, longues, étroites, sinueuses.

A 8 hrs., lorsque la vue s'ouvre longuement sur le lac, nous aperçûmes dans un lointain indéfini la ville de Pembroke qui étend sur une côte en amphithéâtre ses quartiers florissants, l'église catholique dont le fini et les proportions sont dignes d'une cathédrale, le grand couvent des Sœurs de la charité, le presbytère vaste et bien bâti, de nombreuses maisons de plaisance, entourées de jardins, de parterres et de massifs d'arbres, qui donnent à la jeune "Reine du Haut de l'Ottawa" des airs, non seulement d'activité et de *go a head*, mais encore d'élégance, de richesse et d'opulence. A cette vue je ne puis m'empêcher de songer à notre ancien confrère et ami qui a failli, dit-on, glisser en Charybde, mais qui n'en est échappé que pour tomber en Scylla. A Pembroke nous fûmes les hôtes du Dr Faure, et nous eûmes grandement à nous louer de sa franche et cordiale hospitalité, ainsi que de la gracieuse réception que firent à Sa Grandeur les dames religieuses du couvent. Le lendemain, 24 août, le vapeur, nous emportant à toute vitesse, nous déposa au lieu du départ à 1½ hr. p. m., après un voyage de 30 jours, 2 hrs., et 30 minutes, le tout bien compté.

Aujourd'hui je me repose délicieusement dans le calme et le silence du séminaire, en compagnie des amis, à l'ombre de nos bocages, en attendant que ces chers élèves reviennent animer la solitude de ces lieux. Votre neveu, Silvio Corbeil, est en retraite avec ses confrères, il sera tonsuré dimanche, la soutane lui va à merveille. Quant vous verrez Monseigneur l'évêque d'Ottawa, veuillez vous faire auprès de lui l'interprète de mon respect profond et de ma plus vive gratitude.

Je demeure pour la vie, avec la plus haute considération,
Monsieur le Grand-Vicaire, votre très dévoué et très obéissant serviteur,

J. B. PROULX, P^{TR}E.,

Professeur de théologie morale.

Le Rév. J. O. ROUTHIER, V. G., Curé de Sainte-Anne, Ottawa.

Lettre du Rév. Père Chirouze, O. M. I.

A UN LAÏQUE DE LA VILLE DE MONTREAL, CANADA.

New Westminster, Colombie Anglaise, Canada,
7 juillet 1882.

Mon bien cher Monsieur,

C'est à la veille d'un départ pour un voyage de deux cents milles que je vous trace à la hâte ces quelques lignes destinées à vous remercier de tant de bonté à mon égard ; je suis bien reconnaissant de tous les petits envois que vous avez daigné me faire : *Annales des Missions, Missions de Québec, Annales Franciscaines, Manuel de la Sainte-Enfance, Bulletin du Sacré-Cœur*. Tout m'est parvenu. Merci encore une fois, merci. Daigne le Bon Maître vous rendre au centuple le plaisir que vous nous procurez par la lecture de ces feuilles ; je me fais un bonheur de les passer à plusieurs de mes confrères.

La réception des Bulletins du Sacré-Cœur a fait surgir en moi l'idée de vous entretenir de la dévotion de nos chers néophytes envers l'adorable Eucharistie et le Sacré-Cœur de Jésus. Puissent ces quelques mots réjouir votre cœur de chrétien.

Sur les côtes du Pacifique vivent en paix trois tribus de nos'Indiens les *Clayamines*, les *Sheashels* et les *Skovamishs*. Ils avaient, sur les ordres de leur missionnaire, été convoqués dans un même lieu pour la Solennité de la Fête-Dieu ; Solennité qui devait être rehaussée cette année par la présence de Sa Grandeur Mgr. D'Herbomez, notre vicaire apostolique, et aussi de celle de Monseigneur Durieu, son coadjuteur, accompagné du Rév. Père Martinet, venu de France en qualité de visiteur. Nous fîmes de notre mieux pour recevoir ceux que les Indiens se plaisaient à nommer les *chefs de*

la prière. Le samedi 10 Juin, qui précédait le dimanche dans l'octave du St-Sacrement, était le jour fixé pour la réception de nos illustres visiteurs. Dès le matin de ce jour nos Indiens dirigeaient au loin leurs regards sur la baie de Tarra's Inlet, jaloux d'apercevoir au plus tôt le canot qui amenait nos Seigneurs les évêques. Les drapeaux des chefs furent hissés sur les mâts ; deux canons d'assez gros calibre, achetés par rencontre à un vaisseau de guerre, devaient faire tous les frais de la fusillade.

A deux heures de l'après midi un cri se fait entendre : les voilà !... A l'instant la cloche du village est mise en branle, les canons fonctionnent. Nos Indiens frémissent de joie. Pendant que le canot s'avance majestueusement à travers les eaux tranquilles de la baie, tout ce peuple se range sur une seule ligne. Au moment où le canot va toucher à terre, trois hourahs formidables s'échappent de toutes les poitrines, c'est le salut de la bien venue ! Alors les rangs se resserrent en forme de couronne et tous ces chers néophytes tombent à genoux pour recevoir la bénédiction de nos Seigneurs les évêques. Notre bien aimé Vicaire Apostolique, l'émotion dans l'âme, adressé à ses chers enfants de la forêt des paroles de remerciements, puis en montrant le R. Père Martinet : " Voilà, dit-il, un chef de la prière venu de bien loin, du pays de la France, pour voir tous les priants du Grand Chef d'en Haut et s'assurer de leur dévouement à la prière." Alors un des chefs s'avance et se faisant l'interprète des sentiments de tous les Indiens, il prononce en sa langue un discours à l'adresse de Messieurs les Evêques et les missionnaires ; le tout fut couronné par la cérémonie indispensable d'une poignée de mains ; chacun va à son tour : hommes, femmes, on exceptait même pas les enfants à la mamelle. Le reste de la journée fut consacré à entendre les confessions, travail toujours pénible pour le missionnaire dans de pareilles circonstances, mais la présence de nos chers évêques faisait tout oublier.

Le dimanche, jour de la fête, près de deux cents de nos néophytes s'approchent de la sainte table pour recevoir dans leurs cœurs leur Dieu qui se plaît avec les siens et les humbles. Avec quelle admirable piété ils accomplissent cette

grande action ! On croirait assister à une communion des premiers chrétiens. Oui, cher monsieur, nos Indiens font tout ce qu'ils peuvent, selon leur expression, pour faire grand chef Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Le peu d'argent qu'ils gagnent au service des blancs, ils l'emploient à construire et orner leurs églises. Nous possédons tout ce qui est nécessaire pour la procession de la Fête-Dieu : encensoirs pour les thuriféraires, aubes pour les fleuristes, ostensor, dais, etc...et tout cela acheté avec l'argent de nos fervents chrétiens. Si Dieu regarde avec satisfaction un donateur quelconque, quelle ne doit pas être la joie du Cœur-Sacré de Notre-Seigneur en voyant la générosité de ces pauvres enfants de la forêt à son égard !

Quand la chaleur a commencé à devenir plus supportable on donne le signal de la procession de la Fête-Dieu ; tous s'alignent dans l'ordre le plus parfait. On s'avance en chantant, chaque tribu en sa propre langue. Les fleuristes et les thuriféraires, tous Indiens, exécutent devant le St-Sacrement de gracieuses figures, tel qu'il se pratique dans notre pays de France dans une semblable solennité. Le St-Sacrement, porté par le R. Père Martinet, ferme la marche de la procession, suivent nos deux Seigneurs les évêques, puis tous les chefs des tribus. A la vérité c'était un cortège imposant et nouveau. Deux coups de canons saluent le St-Sacrement. Pas de désordre dans le défilé de la procession, tout se passe avec un recueillement admirable. On arrive au reposoir érigé par nos Indiens ; la verdure et les fleurs en font le principal ornement. Alors les chants et les prières redoublent comme pour solliciter de Notre-Seigneur une abondante bénédiction. Un instant après tous les fronts se courbent et notre Sauveur épanche sur cette multitude les effusions de son Cœur. Le retour à l'église s'effectue dans le même ordre. La journée était finie. Nos illustres visiteurs surabondaient de joie et bénissaient Dieu d'avoir opéré tant de merveilles de grâces au milieu de nos chers néophytes.

Je passe sous silence bien des détails. Un mot seulement sur leur dévotion au Sacré-Cœur. De la dévotion à l'adoble Eucharistie à celle du Sacré Cœur, il n'y a qu'un pas ; aussi Monseigneur Durieu, coadjuteur de Sa Grandeur Mon-

seigneur D'Herbomez, l'a compris et depuis deux ans il a enrôlé deux tribus de nos Indiens dans l'association de la garde d'honneur ; tous ont leurs heures de garde déterminées, et se font un scrupule d'y être fidèles. Ils se régient sur le soleil pour déterminer les heures et se trompent rarement. On en a vu plusieurs qui, pendant l'exercice de la chasse ou de la pêche, s'arrêtent pour penser à Notre-Seigneur. D'autres s'imaginant être tenus aux heures de garde la nuit comme le jour se lèvent et, à genoux, dirigent leurs pensées vers le Sacré-Cœur. Sans doute ils n'ont peut-être pas comme bien d'autres chrétiens l'intelligence théologique de cette dévotion, mais en réalité par leur ferveur et leur tendre dévotion ils remplissent mieux peut-être le but de cette association.

Je me vois forcé, cher Monsieur, d'abrégé cet entretien. Je finis en me recommandant à vos bonnes prières pendant la mission que je vais entreprendre. Les maringoins se préparent à me livrer un terrible combat, ils abondent dans nos pays. Je prie pour vous, cher Monsieur, et suis heureux d'être,

Votre dévoué Serviteur,

EUGÈNE CHIROUZE, O.M.I.

AFRIQUE CENTRALE. (1)

LE R. P. ARTHUR BOUCHARD,

PRÊTRE CANADIEN, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DE
L'AFRIQUE CENTRALE.

Mgr Comboni, vicaire apostolique de l'Afrique centrale, mort le 10 octobre dernier, victime de son zèle, disait à son dernier passage à Rome, ces paroles remarquables : " Le seul peuple qui soit digne et capable de continuer l'œuvre des missions de l'Afrique centrale est le peuple canadien."

Voilà une parole qui paraît bien étrange et qui, pour être comprise, demande une explication.—Comment, après une expérience de vingt-cinq ans, Mgr Comboni était-il arrivé à cette conclusion ? C'est qu'il avait vu à l'œuvre un missionnaire canadien-français dont il avait pu apprécier les aptitudes, unies à des forces physiques et une puissance de résistance qu'il n'a trouvées chez aucun autre peuple. Il n'y a que les montagnards tyroliens, dont les habitudes et le climat ont quelque analogie avec les nôtres, qui peuvent souffrir une comparaison.

L'expérience a prouvé qu'il n'y a guère que les hommes des pays froids qui aient une constitution assez forte pour résister au climat meurtrier de l'Afrique centrale. Une preuve frappante de cette vérité c'est que, des quinze missionnaires de diverses nations partis en même temps que le P. Bouchard pour ces missions, il est le seul qui ait survécu ; et non seulement il a pu résister, mais encore il est le premier blanc qui ait échappé aux fièvres de ce pays.

Mgr Comboni, qui connaissait parfaitement l'histoire du Canada, et avait été en rapport avec un bon nombre de Cana-

(1) De l'Opinion Publique.

diens, avait même formé le projet de venir au Canada avec le P. Bouchard dans l'intention d'y fonder une école apostolique, dans laquelle il aurait reçu des enfants pauvres donnant des signes de vocation pour la vie de missionnaire, de les y faire instruire et les préparer peu à peu pour la mission de l'Afrique.

Nos lecteurs liront avec intérêt, nous en sommes sûrs, quelques détails sur la vie de notre missionnaire canadien, le P. Bouchard, donc nous donnons aujourd'hui le portrait, et sur les difficiles missions auxquelles il s'est consacré.

Le P. Bouchard, qui est en ce moment au Canada, où il s'occupe de recueillir des aumônes et des sujets pour ses missions, est arrivé à Québec le jour de notre belle fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste. Il est parti le 5 novembre dernier de Khartoum, métropole du Soudan Egyptien, située au confluent du Nil blanc et du Nil bleu.

Cette ville, qui ne compte pas moins de 70,000 âmes, est la principale station de toutes les missions de la Nigritie dont l'étendue est aussi vaste que toute l'Europe et qui renferme une population évaluée à 400 millions d'habitants, appartenant presque tous à la race nègre. On aura une idée du dénuement où se trouve cette pauvre mission et du courage qu'il faut à ceux qui s'y consacrent, quand on saura que le P. Bouchard a été obligé, faute de ressources, de traverser seul avec un chamelier et un nègre, l'immense désert qui sépare Berber de Souakim, sur les bords de la mer Rouge.

Il ne faut pas moins de quinze jours de voyage pour franchir à dos de chameau cet affreux désert, brûlé par un soleil tropical et infesté de bêtes féroces et de brigands Bédouins.

Le trajet entre Khartoum et Rome, où le Père se rendait pour les affaires de la mission, lui a pris plus de soixante jours.

Les Annales de Notre-Dame des Victoires de Paris expliquent ainsi les motifs qui ont déterminé son voyage : “ Il venait de recevoir le dernier soupir de Monseigneur Comboni et avait enterré en dix-sept jours cinq membres de la mission. Nommé administrateur après la mort de l'évêque, il avait dû venir en Europe pour informer le Saint-Siège de tous les événements dont il avait été l'infortuné témoin.”

Après avoir terminé les affaires qui l'avaient appelé dans la ville Eternelle, il est allé passer quelque temps en France dans l'intérêt de ses missions d'où il est revenu en Canada.

Le R. P. Arthur Bouchard est né à la Rivière-Ouelle, le 4 janvier 1845. Issu d'une famille pauvre et resté orphelin de mère dès l'âge de seize mois, il ne reçut d'abord d'autre éducation que celle de l'Ecole-Modèle de St-Denis de Kamouraska, où son père était allé se fixer. Dès sa plus tendre enfance, il s'était senti attiré vers la vie de missions et c'est la pensée qui l'a toujours poursuivi à travers les divers états de vie qu'il lui a fallu embrasser avant de voir ses vœux accomplis. Après deux tentatives infructueuses au Noviciat des Révds Pères Oblats, d'où il fut obligé de sortir pour défaut de santé, il fut recueilli avec la plus grande charité par les MM. de Saint-Sulpice de Montréal, qui après l'avoir aidé à rétablir sa santé, lui obtinrent son entrée chez un fabricant d'ornements d'église. C'est là qu'il se trouvait lorsqu'il fit la rencontre du Révérend Père Vaughan, fondateur du Séminaire des missions étrangères de Londres, aujourd'hui évêque de Salford. Cet éminent prélat ayant reconnu dans le jeune Bouchard des marques évidentes de vocation, l'invita à se rendre à l'Institut qu'il a fondé à Baltimore pour la conversion des nègres. Après une année de séjour dans cet Institut, il fut envoyé au Séminaire des missions étrangères de Londres, dont nous venons de parler. C'est là que pendant quatre ans, le P. Bouchard compléta ses humanités et commença son cours de théologie qu'il alla terminer à Vérone (Italie). Ordonné prêtre en 1877, il partit pour les missions de l'Afrique centrale. Afin de comprendre quelle est cette œuvre des missions de l'Afrique, à laquelle le P. Bouchard s'est dévoué, écoutons ce qu'en dit Monseigneur Comboni :

“ La religion de Jésus-Christ, dit-il, qui est la source du salut pour les âmes et le fondement de la civilisation pour les peuples, ne s'est jamais établie d'une manière stable parmi les tribus sauvages de l'Afrique centrale, malgré les tentatives courageuses et répétées qui ont été faites durant dix-huit siècles.

“ Cent millions d'infortunés descendants d'Adam, qui

“ appartiennent en très grande majorité à la race nègre, vivent dans les *ténèbres de la mort*.

“ Sans parler des efforts qui ont été faits dans les siècles passés pour l'évangélisation de ces contrées, nous dirons que ce fut le pape Grégoire XVI qui fonda, en 1846, le vicariat apostolique de l'Afrique centrale. Pie IX, de sainte mémoire, continua l'œuvre de son prédécesseur et envoya des missionnaires venus de différentes nations de l'Europe qui fondèrent quatre stations importantes, et leur assigna pour centre de communication Khartoum, que la position géographique et les conditions politiques de son gouvernement destinaient à être le point d'appui le plus avancé des Européens dans ces lointaines contrées.”

Après des efforts réitérés et la perte d'un grand nombre de missionnaires tués par le climat, on désespérait de l'avenir de la mission, lorsque la Providence suscita un homme extraordinaire pour être l'apôtre et le restaurateur de cette vigne désolée.

Mgr Daniel Comboni était né au diocèse de Brescia, en Italie, en Mars 1831. D'une famille très pauvre et élevé par charité à l'Institut du P. Mazza, à Vérone, il se prépara au sacerdoce dans l'intention de se dévouer aux périlleuses missions du Japon. Mais en 1849, un missionnaire de l'Afrique centrale de passage à Vérone, fit de l'état de la Nigritie un si lamentable tableau, que le jeune séminariste jura de consacrer son existence entière à l'évangélisation de la postérité maudite de Cham.

Huit ans après, nous le trouvons sur les bords du Nil. Les fièvres meurtrières de l'Equateur, qui avaient déjà emporté vingt-deux missionnaires en une seule année, le mirent plusieurs fois au bord du tombeau. Instruit par son expérience personnelle de la nécessité de préparer par une acclimatation progressive les missionnaires de la Nigritie, Mgr Comboni fonda au Caire, en 1857, des établissements pour ses auxiliaires. Il avait déjà créé à Vérone, où nous avons vu que le P. Bouchard avait terminé sa théologie, deux instituts pour faciliter le recrutement des prêtres et des religieuses nécessaires à sa mission. En mai 1872, il fut nommé provincial de l'Afrique centrale. A cette même époque commença

la prospérité de la mission qui, fondée en 1846, avait jusque-là, ce semble, tué plus d'ouvriers apostoliques qu'elle n'avait donné de néophytes à la sainte Eglise. Après avoir fondé plusieurs stations dans le cœur de la Nigritie, formé des villages chrétiens et avoir ouvert le ciel à grand nombre de noirs, l'héroïque prélat préparait de nouvelles conquêtes, lorsque la mort l'a foudroyé dans l'espace de douze heures. Comme nous l'avons dit plus haut, c'est entre les bras du P. Bouchard qu'il rendit sa belle et grande âme à Dieu.

Après la mort de Mgr Comboni, le fardeau de la mission était tombé sur les épaules du P. Bouchard. Celui-ci voyant ses missions dénuées de toutes ressources et ses compagnons d'apostolat décimés autour de lui, tourna tout naturellement sa pensée vers ses compatriotes du Canada, bien convaincu que nulle part au monde il ne trouverait autant de sympathie et d'encouragement.

Le P. Bouchard a été, comme il s'y attendait, accueilli à bras ouverts, et a déjà été recommandé par monseigneur l'archevêque de Québec et par plusieurs autres évêques de la province.

Il se propose de rester au pays jusqu'à ce qu'il ait recueilli les aumônes suffisantes pour son œuvre et quelques compagnons qui voudront bien, comme lui, se consacrer à sa mission.

Ayant eu nous-mêmes l'avantage de rencontrer le P. Bouchard, nous avons recueilli de ses lèvres plusieurs traits dont le récit ne manquera pas de toucher nos lecteurs et de leur inspirer du zèle et de la charité pour cette œuvre sublime.

Qui sait si la providence ne nous appelle pas à réaliser le vœu le plus cher du saint fondateur de l'apostolat de la Nigritie : celui de voir la mission de l'Afrique centrale devenir une œuvre canadienne !

“ Nous avons formé en Nigritie, raconte le P. Bouchard, des villages chrétiens qui sont peuplés de tous les enfants rachetés de l'esclavage et élevés à la mission. Nous en avons un bon nombre dans chaque station, et ce nombre ne cesse d'augmenter.

“ Un jour que j'étais allé visiter les chrétiens d'un village un peu éloigné de ma station, nos enfants restèrent seuls pres-

que toute une journée. L'un d'eux, *beau parleur* (il y en a partout, même en Nigritie,) fit un superbe discours à ses compagnons. Il leur dit :

“—Mes amis, nous sommes entourés de musulmans et de païens, qui sait si un jour nous n'aurons pas à souffrir le martyre ? et si nous ne sommes pas habitués à souffrir, nous aurions peut-être le malheur d'apostasier. Si vous le voulez, nous allons voir si nous pouvons souffrir sans nous plaindre. Je propose que chacun se brûle le bras avec un fer rouge.

“ L'orateur fut applaudi à outrance, et lui-même comme chef se fit cinq brûlures horribles au bras gauche. Tous, jusqu'aux plus petits, en firent autant. Lorsque j'arrivai le soir et que je vis cela, je les repris sévèrement de leur zèle indiscret, mais en moi-même j'admire leur courage !

“ Un autre de nos jeunes noirs, que nous appellions Alphonse, racheté par nous à l'âge de 7 ans, au nom de la Sainte-Enfance, nous donnait par sa piété exemplaire les plus belles espérances. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre un métier, il choisit celui de forgeron. Eh peu de temps il devint très habile et comme il était laborieux, il apprit encore le métier de menuisier. Il rendait de grands services à la mission.

“ Arrivé à l'âge de 17 ans, il demanda à se marier, et choisit sa compagne parmi nos jeunes chrétiennes ; tous deux se préparèrent à recevoir le sacrement de mariage par une retraite de huit jours. Peu de temps après le mariage, il partit avec sa femme pour El-Obéid, capitale du Cordofan. Le supérieur de cette station le demandait pour aider à la construction de la plus grande et de la plus belle église qu'on ait érigée dans cette partie de l'Afrique. Il est impossible de dire ce que ce jeune chrétien a fait pour cette église ; c'est merveilleux de voir la puissance de l'esprit de foi sur un noble cœur. A peine l'église était-elle achevée, que le bon Alphonse fut pris de la fièvre. Il appela son confesseur et, après lui avoir fait sa confession générale, il reçut la sainte communion avec tant de ferveur que le missionnaire en pleurait d'attendrissement. Vers le soir, le jeune homme sentit que le moment suprême était arrivé. Il fit apporter son enfant qui avait six mois environ. Il le prit dans ses bras, le bénit et, s'adressant au supérieur de la mission, il lui dit :

Père, je vais mourir : dans peu de temps, je serai devant Dieu, qui, je l'espère, me fera miséricorde. Voici mon enfant, je te le confie. Fais-en un bon chrétien, apprends-lui à bien vivre afin qu'il sache bien mourir. Veille aussi sur ma compagne : elle est jeune, mais elle est bonne. Au ciel je prierai pour vous tous et pour l'œuvre du pays des blancs qui m'a délivré de l'esclavage et m'a fait enfant de Dieu, de Dieu que je vais voir et aimer pour l'éternité. Maintenant le monde n'existe plus pour moi." Prenant alors son enfant et le rendant à sa femme, il dit à cette dernière : " Retire-toi avec notre cher enfant, je ne veux plus m'occuper que de Dieu." La jeune femme se retira en pleurant et le missionnaire donna l'Extrême-Onction au moribond ; quelques instants après, ce parfait chrétien rendait sa belle âme à son Créateur.

" Je l'ai bien pleuré, mais j'ai la douce confiance qu'il est maintenant au ciel."

Une œuvre qui produit de pareils résultats, qui élève des peuples les plus dégradés de l'univers à un tel degré de perfection évangélique, ne mérite-t-elle pas toute notre admiration et tous nos encouragements ?

Nous formons des vœux pour que notre cher et zélé compatriote, le P. Bouchard, réalise les espérances qu'il attend de sa visite au Canada.

LETTRE DU R. P. A. BOUCHARD,

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE DANS L'AFRIQUE CENTRALE, AU DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'ŒUVRE DE LA SAINTE ENFANCE.

Paris, 30 mars 1882.

Monsieur le Directeur,

Avant de quitter Paris et bientôt l'Europe, pour retourner dans ma chère mission de l'Afrique centrale, je vous demande la permission de venir vous offrir mes sentiments du plus profond respect et de la plus vive gratitude envers l'œuvre que vous dirigez. Votre bon souvenir me suivra en Afrique et me donnera un nouveau courage pour travailler à la vigne du Seigneur, et en particulier à l'œuvre la plus

chère à son divin Cœur, celle de la Sainte-Enfance. J'espère que Dieu voudra bien se servir encore de moi, serviteur inutile, pour contribuer au salut des pauvres petits enfants de la Nigritie.

J'aurais vivement désiré, Monsieur le Directeur, vous donner le compte rendu des baptêmes faits dans notre Mission pendant l'année dernière. J'espérais que les documents m'arriveraient à temps, mais la distance et la difficulté des communications avec nos stations les plus éloignées sont cause de l'impossibilité où je suis de vous les fournir. Je vous donnerai donc simplement un aperçu de l'état actuel de notre Mission.

Vous avez connaissance, Monsieur le Directeur, de la perte immense que nous avons faite en la personne de notre saint et bien-aimé évêque, Monseigneur Comboni, l'apôtre de la Nigritie, qui, le 10 octobre dernier, est allé recevoir au ciel la récompense de vingt-cinq années d'apostolat. Comme vous le savez, il a été emporté en douze heures, par la fièvre pernicieuse. C'est moi qui ai reçu les derniers soupirs du saint Prélat. Lorsque je le vis à toute extrémité, je lui dis : " Monseigneur, le moment suprême est arrivé ; voilà 25 ans que vous combattez les bons combats du Seigneur, et que vous sacrifié votre vie ; renouvelez votre sacrifice, dans quelques instants vous allez recevoir la couronne promise à ceux qui ont tout abandonné pour Dieu." L'apôtre de la Nigritie ne parlait plus, mais il avait parfaitement sa connaissance. Sa grande et noble figure s'illumina d'un rayon de joie céleste, et il nous montra le ciel qu'il regardait avec amour, comme l'exilé qui approche de la patrie qu'il pleure depuis longtemps et qu'il va bientôt revoir.

Sa mort nous a plongés dans la douleur la plus profonde, mais l'assurance que notre père était au ciel nous a soutenus. Nous, missionnaires et sœurs présents à cette mort du juste, nous avons répété son cri de guerre : " La Nigritie ou la mort ! "

A l'exemple de notre père, nous travaillerons avec courage dans la partie de la vigne confiée à nos soins. Sans doute, les obstacles sont nombreux ; mais c'est par la croix que Dieu a racheté le monde ! L'œuvre de la régénération de la

Nigritie sera longue et difficile, mais qu'importe ! Le beau jour de la miséricorde viendra, j'en ai la douce certitude.

Pour régénérer ce pauvre pays, le moyen le plus sûr, pour ne pas dire l'unique, c'est de recueillir des enfants, qu'il faut presque toujours racheter, et de les élever chrétiennement ; puis, de former des villages chrétiens : nous avons le bonheur d'en avoir déjà deux. Dans l'Afrique centrale, les choses ne se passent pas comme dans beaucoup d'autres pays. Là les parents n'abandonnent pas leurs enfants ; ils ne les exposent pas en les vouant à la mort. Mais ils en tirent profit comme ils le feraient d'une chèvre ou d'un mouton. Bien qu'en Europe il soit admis que l'esclavage n'existe plus en Afrique, je pourrais, à cet égard, vous citer des faits déplorables. La prudence me condamne au silence.

Dans deux mois, nous aurons un nouveau chef, successeur de Mgr Comboni ; s'il a comme moi, l'honneur de vous voir, il vous dira combien l'œuvre sublime que vous présidez est chère au cœur des missionnaires de la Nigritie. Le Révérend Père Losi, qui dirige en ce moment notre Mission, écrivait dernièrement à nos Supérieurs de Vérone que la moisson sera abondante cette année : *un grand nombre d'enfants ont été délivrés de l'esclavage et recevront bientôt le saint baptême*. C'est ainsi que Dieu console les pauvres missionnaires de la Nigritie de la perte de leur père bien-aimé, en leur accordant la plus douce des récompenses, le bonheur de sauver des âmes !

Vous savez sans doute, Monsieur le Directeur, que les deux villages chrétiens que nous avons en Nigritie sont peuplés de tous les enfants rachetés et élevés à la Mission. Nous en avons un bon nombre dans chaque station, et ce nombre ne cesse d'augmenter.

J'ai eu le plaisir de vous faire voir la photographie des enfants de la station de Khartoum dont j'étais supérieur. Ces chers enfants nous donnent de grandes consolations.

En terminant, permettez-moi, Monsieur le Directeur, de faire connaître à votre belle Œuvre les besoins immenses de notre Mission si éprouvée. En perdant notre Evêque bien-aimé, nous avons perdu la plus grande partie de nos ressources. Nous autres, missionnaires, nous nous contentons de

peu ; ce n'est pas pour nous que nous venons implorer votre charité, oh non ! ce n'est pas pour nous, mais c'est pour des centaines, des milliers d'enfants que nous pourrions racheter, afin d'en faire de fervents chrétiens. Je suis certain que votre cœur qui brûle d'amour pour Dieu et pour le salut des âmes, fera une large part aux malheureux enfants de Cham qui, eux aussi, ont coûté tout le sang d'un Dieu.

Maintenant, nous ne pouvons pas faire de brillants rapports, mais, plus tard, de nombreux baptêmes seront notre couronne ; sans doute, les missionnaires qui posent, en pleurant, les fondements de l'Eglise de Nigritie, seront morts à la peine, mais qu'importe, ceux qui sement dans les larmes auront la même récompense que ceux qui récolteront dans la joie, grâce au zèle religieux de vos pieux associés.

J'espère donc que, cette année-ci, l'Œuvre de la Sainte-Enfance nous fera une plus large allocation que les autres années, et que nous pourrons bâtir les locaux qui nous manquent, agrandir nos écoles, et racheter de l'esclavage un plus grand nombre d'enfants.

Notre reconnaissance vous est et vous sera à jamais acquise. Dites aussi à vos chers associés que nous les aimons bien sincèrement et que nous les faisons aimer par nos enfants nègres. Chaque jour, le matin à la messe et le soir au chapelet, nos chrétiens prient pour leurs bienfaiteurs. Qu'il est beau de voir ces mains, *délivrées des chaînes de l'esclavage par l'Œuvre de la Sainte-Enfance*, s'élever vers Dieu en lui demandant de répandre sur leurs généreux libérateurs toutes les bénédictions du ciel.

LETTRE DU RÉV. PÈRE BOUCHARD.

A M. II. TÊTU, PTRE, AUMÔNIER DE L'ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC.

Vérone, 28 mai 1882.

Révérénd et bien cher Monsieur.

Voilà quelques jours, en rentrant à notre séminaire de Vérone, j'ai trouvé deux lettres de vous, l'une du 6 octobre dernier, contenant un billet de cinq louis sterling, et l'autre du 7 décembre, contenant un autre billet de vingt louis. Il

m'est impossible de vous donner une idée de ma reconnaissance pour votre charité envers notre pauvre mission désolée.

J'ai remis ma dette de reconnaissance entre les mains de Dieu et chaque jour je le prie de vous combler de ses grâces de choix. Son Eminence le Cardinal de Canossa m'a dit, lors de mon arrivée à Vérone, qu'il avait écrit à Sa Grandeur, Monseigneur de Québec, pour lui demander la permission de quêter en faveur de la Mission. Hier Son Eminence m'a dit de partir, et demain je vais me mettre en route pour le Havre, et vendredi, sous la garde de Dieu, je ferai voile vers notre bien aimée patrie. Vous me direz que c'est une obéissance bien douce que celle qui me donne le bonheur de revoir famille et patrie. C'est vrai, mais je puis vous assurer devant Dieu que si j'étais libre je partirais plus volontiers pour l'Afrique. J'ai bien souffert ma petite part dans ce pays inhospitalier, mais il semble que plus l'on souffre dans un pays, plus on s'y attache. Je n'ai pas pleuré lorsque j'ai laissé ma belle patrie sans espoir de la revoir, mais je dois vous avouer que lorsque j'ai vu s'éloigner les rives de Khartoum j'ai pleuré comme un enfant. L'adieu à ces bons noirs qui m'appellent leur père avait déchiré mon cœur, et j'aurais donné tout au monde pour rester avec eux. Mais le devoir et l'intérêt de la Mission exigeaient mon départ. Je vais donc revoir ma patrie, mais si je savais que mon voyage ne serait pas profitable à mes bien-aimés noirs je n'irais pas, car mon temps ne m'appartient pas, je le dois par devoir et par amour aux malheureux enfants de Cham. Je vais au pays tendre la main en leur faveur. Mes compatriotes vont-ils me rebuter? Non, bien certainement; je connais trop mon pays pour m'arrêter à cette pensée qui serait une injure pour lui. Dans peu j'aurai le bonheur de vous voir et de vous exprimer de vive voix mes sentiments de vive reconnaissance pour tout ce que vous faites pour notre Mission. Comme je n'ai que très peu de temps pour me préparer au départ, je suis obligé de terminer. Présentez, je vous prie, mes hommages respectueux à Monseigneur l'Archevêque. Avec l'espérance de vous voir bientôt, je demeure votre humble et reconnaissant serviteur,

A. BOUCHARD, Missionnaire Apostolique.

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Aussitôt après son retour d'Europe, en 1880, Mgr Clut, coadjuteur du Vicaire Apostolique d'Athabaska-Mackenzie, fit la visite des différentes stations du vicariat. Voici quelques détails sur cette visite qui ne manqueront pas d'intéresser les lecteurs des Annales : (1)

“ Je partis le 28 mars à quatre heures du matin, tout heureux d'aller revoir les pauvres sauvages, mes premiers enfants spirituels. Le R. P. Pascal qui, depuis cinq ou six ans est devenu leur missionnaire, désireux de faire confirmer ses ouailles, avait vivement sollicité cette faveur et, sachant que j'étais disposé à exaucer sa demande, était venu me chercher. Le frère Larue et Anderson devaient nous accompagner seulement jusqu'à la cache de viande de caribou, c'est-à-dire à mi-chemin des deux missions.

“ Nous avions, pour compagnon de voyage, Joseph Mercredi et un orphelin, auquel on avait donné le nom de Bretagne, en souvenir de sa chère patrie. Cet enfant a été abandonné et trouvé, à demi-mort de froid, par une Montagnaise qui le recueillit et le confia ensuite à notre école de la Nativité. Maintenant il accompagne son bienfaiteur, le R. P. Pascal, dans ses courses apostoliques.

“ Nous arrivâmes de bonne heure à la grande Ile, à 20 milles de notre point de départ. A peine étions-nous parvenus à la maison de pêche, qu'une affreuse tourmente de neige se déclara et, bon gré, mal gré, nous ne pûmes aller plus loin sans être exposés à nous perdre, car il fallait traverser le lac Athabaska. Force fut donc de coucher à la maison de pêche, où, par circonstances extraordinaires, seize traîneaux à chiens, avec chacun son conducteur, étaient réunis. Ils allaient chercher, les uns de la viande, d'autres du poisson. Ajoutez à ces hôtes, trop nombreux, les trois

(1) Annales de Lyon.

familles de pêcheurs qui habitent la maison, et vous comprendrez notre embarras. La cheminée étant sans cesse remplie de bois pour faire rôtir le poisson, il faisait une chaleur intolérable. Le R. P. Pascal et moi, auxquels on avait voulu faire les honneurs, avions pour lit quelques planches. La dureté de cette couche et l'atmosphère étouffante de notre gîte nous empêchèrent de fermer l'œil.

“ Enfin, le 29, de grand matin, nous pouvions quitter ce méchant abri et nous arrivions à la Pointe au Cypres, où se trouve la cache de viande, dans la matinée du 31 mars. Mais, hélas ! nous nous aperçûmes de suite qu'un ou plusieurs carajoux (gloutons) avaient passé avant nous. Le meilleur était mangé et les voleurs, selon leur instinct ignoble, avaient souillé tout ce qui restait. Ce sera peu flatteur pour nos palais et nos estomacs ; cependant la pauvreté nous obligera de nous en contenter et de n'en pas perdre un morceau.

“ Nous dinâmes encore là avec notre Frère et, pendant que lui et son compagnon de voyage chargeaient leurs traîneaux, nous continuions notre route vers Notre-Dame des Sept-Douleurs. A cinq heures du soir, nous et nos coursiers étions passablement harassés de fatigue ; aussi nous nous décidâmes à camper. Le vent était violent et froid ; pour nous protéger, nous nous fîmes un bon abri avec des sapins. Pendant que nous étions ensevelis dans nos couvertures, une épaisse couche de neige tomba sur nous. Nous ne nous en aperçûmes qu'en nous éveillant.

“ Nous prenions comme de coutume un déjeuner matinal. Lorsque deux loups s'approchèrent à une demi-portée de fusil. Nos chiens jettent le cri d'alarme, partent à toutes jambes et poussent la chasse très loin. Comme ils tardaient à revenir, nous craignîmes un moment qu'ils n'eussent été étranglés. Heureusement ils arrivèrent sains et saufs.

“ Nous manquions d'une paire de raquettes ; pour y suppléer, nous nous faisons, à tour de rôle, trainer par les chiens ; mais nous allions lentement. Le neige, qui tombait épaisse, ajoutait une forte couche à celle qui recouvrait déjà la glace du lac ; de plus, le vent, toujours très violent, nous donnait en plein visage, nous ne marchions qu'avec de grandes difficultés.

“ Le 2 avril, nous approchions de Notre-Dame des Sept-Douleurs. M. J. Mercredi père, directeur du petit poste de la traite des fourrures, avait fait hisser le pavillon de la Compagnie de la Baie d'Hudson et mettre en ligne les quelques blancs et les indiens qui s'y trouvaient. A notre approche, de nombreuses fusillades nous saluèrent. Les visages étaient rayonnants de joie. Ces pauvres gens étaient heureux de revoir le R. P. Pascal et leur ancien missionnaire.

“ Le bruit de mon arrivée s'étant répandu, tous les indiens du fond du lac Athabaska accoururent à la mission le 14 et le 15 avril. Plusieurs vinrent aussi d'autres postes, ce qui rendit notre travail considérable. Tout notre temps était employé, soit à confesser, soit à instruire ou à baptiser. Le jour de Pâques, à la messe pontificale, l'enthousiasme était grand; aussi un cantique sur la résurrection et un autre sur l'Eucharistie furent-ils chantés avec beaucoup d'entrain. J'en étais moi-même très-ému. A N.-D. des Sept-Douleurs, il ne reste pas un seul infidèle. Quelques chrétiens vivaient cependant dans le désordre, mais tous, à l'exception d'un seul, se sont reconciliés avec Dieu.

“ Comme c'était la première fois que deux prêtres se trouvaient réunis à la mission de N.-D. des Sept-Douleurs, un certain nombre de nos Mangeurs de caribou, dans leur ignorante simplicité, se croyaient obligés de se confesser au Père et à moi. J'en reconnus un bon nombre qui s'étaient adressés aux deux. Comme je leur en faisais l'observation, ils me répondaient quelquefois : “ C'est égal, quoique je me sois déjà présenté au Père, j'aimerais bien me confesser à toi. “ Il y a longtemps que je ne t'ai pas vu et que je n'ai pu être “ absous par le Grand-Priant.”

“ Depuis sept ans, en effet, je n'avais pas fréquenté cette mission et j'ai constaté qu'un grand nombre de mes anciennes ouailles manquaient à l'appel, c'est-à-dire, étaient parties pour l'éternité. Durant les années 1877 et 1878, ces malheureux Indiens ont éprouvé une famine cruelle. Ceux qui ont survécu sont restés si faibles par suite de ce long jeûne, que la moindre maladie les conduit au tombeau.

“ Cette famine avait été occasionnée par l'absence complète des caribous ou rennes, et, la chair de ces animaux

étant presque ici l'unique nourriture, ils ne trouvaient rien pour y suppléer. Les lacs de cette contrée sont, il est vrai, remplis de beaux et excellents poissons ; mais ces pauvres sauvages manquent de filets et d'ameçons pour les prendre. N'est-ce pas pitié de les voir mourir de faim aux bords de ces lacs poissonneux, alors qu'avec les engins nécessaires pour la pêche, ils pourraient se procurer une abondante nourriture !

“ La Compagnie de la baie d'Hudson devrait, en échange de leurs fourrures, leur vendre des filets et des hameçons ; mais elle aime mieux, pour son profit, les obliger à trapper ou à chasser les gros animaux. Si les missionnaires avaient plus de ressources, ils feraient venir du fil à rets en grande quantité et sauveraient ainsi la vie à bon nombre de leurs enfants déshérités des biens de ce monde.

“ 18 avril.—Ma visite était achevée, car j'avais vu tous les sauvages qui fréquentent ces parages, sauf trois hommes malades qui n'avaient pu venir au rendez-vous ; je songeai donc à rentrer à la Nativité. Le 19, un peu après minuit, je me remis en route en compagnie de M. Mac-Farlane, chef du district Athabaska, qui était venu visiter le poste de traite. N'ayant pas de serviteur avec moi, ce bon Monsieur mit l'un des siens à ma disposition. Ce gentilhomme aime les voyages rapides, aussi, choisit-il les coureurs les plus intrépides et, parmi les chiens de la Compagnie, les plus agiles et les plus forts. Ainsi équipé, il marche presque jour et nuit. Je m'étais aussi procuré les meilleurs chiens de la mission ; mais, comme ils avaient beaucoup travaillé et peu mangé par suite de la disette du dernier hiver, je ne suivais qu'avec peine mon compagnon de route, je n'arrivais aux haltes pour les repas, ou aux campements, que longtemps après lui.

“ Notre voyage se fit d'ailleurs dans la plus mauvaise saison. Le dégel commença de suite après Pâques ; les traîneaux ne glissaient plus et nos pauvres coursiers étaient obligés de tirer de toutes leurs forces. Ajoutez à cela un soleil ardent et une chaleur excessive, succédant sans transition à un froid rigoureux, et vous comprendrez nos fatigues. J'étais souvent obligé, pour soulager un peu mes chiens, de marcher dans cette eau glacée où des barques et

des pirogues nous auraient mieux servi comme véhicules. Nous avions, en effet, de six à dix pouces d'eau. Elle entrait dans nos traîneaux, mouillait nos couvertures et nos habits et en augmentait le poids.

“ Le dernier jour du voyage, mes malheureux coursiers étaient si harassés que , pour pouvoir suivre, même de loin, M. Mac-Farlane, je dus marcher presque tout le temps dans ces tristes conditions. Aussi, arrivais-je très fatigué à la Nativité. Et comment ne l'aurais-je pas été ? On compte de 160 à 180 milles anglais entre N.-D. des Sept-Douleurs et le fort Chippewayan, à Athabaska. Or, nous n'avions mis que trois jours pour faire ce long trajet. La veille de Pâques, je n'avais dormi que quelques heures et pas du tout le jour de mon départ. Aussi le soleil ardent qui nous brûlait pendant la route m'a calciné et fait enfler le visage. Mes cheveux et ma barbe ont blanchi rapidement et bientôt je pourrai dire comme nos vieux montagnais : “ *Sé hi pa yash lantti...* Mes cheveux ressemblent à la neige.”

“ ISIDORE, O. M. I.,

“ *Ev. d'Erinde.*”

LETTRE DE LA RÉVÉRENDE SOEUR ARISTIDE,

RELIGIEUSE DE LA PROVIDENCE,

A SES PARENTS.

PROVIDENCE DU SACRÉ-CŒUR,

MISSOULA, 17 octobre 1881.

Bien chers Parents,

Ce journal est pour l'acquit de ma conscience ; je vous avais promis un rapport de mon voyage, je viens aujourd'hui, tant bien que mal, essayer de vous raconter les divers incidents de notre longue course de Montréal à Missoula. Je m'aperçois un peu tard qu'un récit de voyage n'est pas aussi facile que je pensais ; mais enfin, *chose promise est due*.

C'était le 19 septembre, vers neuf heures du soir que nous quitions la communauté. Ah ! comme ce moment du départ a été pénible pour mon pauvre cœur ! c'est alors que j'ai senti combien je vous aime et ce qu'il en coûte pour briser les liens qui nous retiennent à la patrie, et surtout à la communauté, cette autre famille qui nous est si chère ! Me voyant en face du sacrifice, j'en mesurai toute l'étendue ; et, m'arrêtant une dernière fois dans la demeure de Celui qui s'est fait voyageur pour nous, je lui offris mon pauvre cœur brisé par la douleur, et le priai de bénir notre voyage. Sœur Edwidge et quelques autres sœurs nous accompagnèrent jusqu'aux chars. J'invoquai, au moment de cette dernière séparation, Marie, Mère des Sept Douleurs, qui sembla me dire à l'oreille du cœur : " Quittez tout et vous trouverez tout. " Je ne dormis point et je passai le reste de la nuit en esprit avec vous et avec mes compagnes du noviciat.

20 septembre (mardi). Nous traversons le Haut-Canada en longeant le lac Ontario ; nous voyons les villes de Toronto, de Buffalo, Port-Huron ; c'est là que se fait l'inspection des bagages par la douane ; heureusement que nous n'avons pas le déplaisir de voir bouleverser nos malles et sacs de voyage, l'officier se contente de quelques explications que nous lui donnons et continue sa besogne. Aux heures des

repas, nous faisons assaut dans nos paniers si bien fournis ; l'abondance et le choix des provisions qu'ils contiennent nous font bien voir que ce sont des sœurs, des mères bien-aimées qui ont présidé à ces petits préparatifs de voyage. Cependant, sans les invitations pressantes de nos chères sœurs Rosalie et Jérôme, qui doivent voyager avec nous jusqu'à Chicago, je leur ferais peu de mal, car je ne me sens pas disposée à manger.

21 septembre. Nous sommes sur le sol américain ; adieu, beau Canada ! Aurais-je jamais le bonheur de te revoir ? Ne sera-ce qu'au ciel, seule véritable patrie, que je vous reverrai, chers parents et tous ceux qui me sont chers ?... Vers huit heures un violent contre coup nous fait craindre quelques accidents, les chars arrêtent tout à coup et nous apprenons bientôt qu'un char bagage était resté sur la voie ferrée, et que notre ingénieur, ne l'ayant pas vu assez tôt, nous l'avons heurté et brisé en morceaux. Après un retard de près de quatre heures, causé par les réparations qu'il fallut faire à notre engin, nous nous remettons en route ; nous allons plus vite que jamais pour réparer le temps perdu.

Le temps est bien beau et la nature est magnifique ; les terrains sont bien cultivés, quelques endroits me rappellent les terres de York et de St-Jacques ; nous voyons des champs immenses de blé-d'inde. Nous traversons par intervalles de jolis villages américains ; les maisons, de grandeur moyenne, sont pour la plupart blanches et à deux étages ; les rues sont larges et bordées d'arbres, ce qui donne à ces villages le plus bel aspect. Vers huit heures du soir, nous entrons dans Chicago. M. O'Brien, frère de ma sœur Jérôme, nous attendait aux chars pour nous conduire chez lui. Nous avons grand besoin de nous reposer et surtout de faire un peu de toilette, car nous étions si sales, si sales ! que nous nous faisons peur les unes aux autres. Je n'aurais jamais cru les gens *malpropres* si vertueux ; car je considère qu'il leur faut un grand amour de la mortification pour vivre dans cet état.

Après deux jours de repos nous nous remettons en route ; mais cette fois nous n'avons plus avec nous nos bonnes sœurs Rosalie et Jérôme. Après nous avoir souhaité un heureux voyage, elles nous donnent rendez-vous au ciel, et les

chars nous emportent avec la rapidité de l'air. Sentant plus que jamais le besoin d'un protecteur nous nous remettons entre les mains de Saint-Joseph, le priant d'avoir soin de nous comme il avait pris soin de Jésus et de Marie dans la fuite en Égypte. Nous prenons notre souper comme nous avions pris nos autres repas depuis notre départ, c'est-à-dire, sur nos sièges de voyage. Par ce procédé, nous nous dérangeons moins. Une serviette est étendue sur nos genoux qui nous servent de table, le service est bientôt dressé et ainsi servies nous n'avons pas besoin de moutarde pour exciter l'appétit.

25 (dimanche). Ne pouvant assister à la messe, nous faisons de notre mieux pour sanctifier le jour du Seigneur. Pour cela nous nous unissons d'intention tous les chrétiens qui adorent la victime s'offrant pour nous sur l'autel. Vers 11½ heures nous arrivons à Council Bluffs. Nous avons ici à renouveler nos billets de passage et à faire de nouveau chèque nos malles. Heureusement qu'en arrivant le conducteur des chars vient s'offrir pour arranger tout notre bagage et nous conduire au dépôt. Nous croyons perdre la tête au milieu de la confusion ; nous rencontrons des gens de toutes couleurs, des *blancs*, des *jaunes*, des *rouges* et des *noirs*. Si ce bon monsieur ne fut venu à notre secours, nous aurions eu certainement beaucoup de difficulté à nous tirer d'affaire. A midi et demi, nous nous partons pour Omaha, où nous serons dans moins de 20 minutes. Là encore il nous faudra acheter des billets de passage, mais nous n'osons nous inquiéter, tant la Providence est bonne à notre égard. A peine montées en voiture, notre premier conducteur vient nous dire : Je m'en vais à Omaha, je verrai à faire rechercher vos malles et à acheter vos billets. Plus d'inquiétudes ! Vous comprenez si nous sommes contentes. Il nous faut marcher une quinzaine d'arpents à travers les rues de cette ville avant d'arriver au bureau de poste où nous devons acheter nos billets. Notre conducteur prend de là une autre direction. Nous le remercions des services qu'il nous a rendus, lui promettant en retour de prier pour lui. Omaha est l'une des villes les plus progressives de l'Ouest. Ce fut en 1854 que fut bâtie la première maison de cet endroit qui fut

appelé Omaha du nom des sauvages qui l'habitaient. On dit que le premier maître de poste d'Omaha se servait de son chapeau pour transporter les lettres, et que lorsqu'il traversait les vastes contrées d'Amérique, les individus se mettaient à sa poursuite jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint et qu'ils eussent reçu leurs lettres. Petit à petit l'oiseau fait son nid, dit le Proverbe. Le chapeau du maître de poste a donné lieu à une magnifique bâtisse en pierre à quatre étages de 122 pieds sur 66. C'est une des plus belles maisons de la ville ; elle sert à la fois de cour et de bureau de poste. Vers 1 heure nous partons pour Ogden, remerciant Saint-Joseph de nous avoir protégées si visiblement et nous promettant de le faire aimer de tout notre pouvoir.

26. Depuis notre départ d'Omaha nous traversons les vastes prairies d'Amérique ; pendant un trajet de plus de 500 milles nous ne voyons qu'une immense étendue de foin sauvage. Rien de plus beau que le spectacle de cette vaste solitude : on s'y sent plus près de Dieu. Ah ! la nature est un beau livre de méditation pour ceux qui savent y lire ! A mesure que nous avançons et que l'altitude croît graduellement, l'air devient plus froid et la végétation moins abondante ; nous rencontrons de grands troupeaux de bêtes à cornes et çà et là quelques petites maisons sont dispersées le long de la route.

27. Après avoir traversé l'Etat de Nebraska nous arrivons à la fameuse chaîne des Montagnes Rocheuses. Les scènes les plus variées se présentent à nos regards, ce sont des rochers escarpés, des colonnes de sable auxquelles le temps et les orages ont donné mille formes diverses. Nous voyons parfois au milieu de ces montagnes de petites cabanes que nous croirions inhabitées si nous ne voyions dans les chassis quelques misérables tapisseries et un peu de fumée sortir de la cheminée. C'est vers 6 heures du soir que nous arrivons à Ogden, ce poste que nous désirons depuis longtemps. Notre Mère Générale est là, près des chars, pour nous recevoir ; elle est arrivée depuis ce matin vers huit heures. Nous sommes si heureuses, si contentes de lui parler, sa vue nous fait tout de bien, que nous oublions les fatigues du voyage. A sept heures, nous remontons dans les chars pour nous rendre à Melrose, terminus du chemin de fer.

28. Nous nous levons plus gaies qu'à l'ordinaire et la journée se passe joyeusement et rapidement. A 7 heures nous arrivons à Melrose après avoir traversé un pays de sable et de marais. Nous avons donc fini d'être trainées sur les lisses de fer ! C'est avec joie que nous abandonnons la vapeur pour prendre des voitures tirées par des chevaux. Comme nous ne pouvons pas partir par le *stage* de ce soir, à cause du trop grand nombre de passagers, nous prenons le chemin d'un hôtel pour y passer la nuit. N'allez pas vous figurer que nous sommes dans une ville ; il n'y a ni rues, ni maisons proprement dites, le *nom*, c'est la *chose* la plus remarquable de l'endroit. Une petite bâtisse qui porte le titre d'hôtel nous reçoit : nous n'y sommes pas tout à fait à l'abri. Deux lits aussi peu confortables que l'habitation sont à notre disposition. Nous nous y installons le mieux possible et dormons assez paisiblement. Le matin un bon déjeuner nous est servi, nous faisons honneur aux mets chauds et bien préparés qui nous sont présentés, et nous nous sentons toutes remises, tant nous sommes contentes de ne plus remonter dans les chars.

29. Vers 8 heures nous montons dans le *stage*. C'est une grande voiture couverte, à quatre grandes roues, traitée par quatre chevaux. Nous sommes neuf passagers et tellement pressés les uns contre les autres que nous ne pouvons nous remuer. Il faut avoir soin en montant de prendre la position la plus commode possible, car telles nous nous plaçons en partant, telles nous sommes jusqu'à ce qu'on nous dise de descendre. Le pays que nous traversons est désert et la végétation insignifiante. Vers 1 heure, nous nous arrêtons à une petite maison habitée par une famille française, pour changer nos chevaux. Le temps est aussi froid qu'en novembre, et de temps en temps nous avons des brouillards de neige. A 4½ heures nous descendons à Silver-Bow ; nous en sommes bien aises, car le froid et l'engourdissement commencent à s'emparer de nous.

30. A 3 heures du matin le bagage est remis dans la voiture et à 4 heures nous sommes en chemin. Nous avons pour compagnons de route des voyageurs qui ne paient pas de mine, je vous assure. Comme le costume religieux appa-

fait rarement dans ces contrées, ils nous examinent comme des curiosités. Vers midi nous atteignons Deer Lodge. Grand désappointement ! nous pensions partir aussitôt pour Missoula, et nous sommes obligées d'attendre jusqu'à demain après-midi. Nous nous retirons chez les Sœurs de la Charité qui nous donnent la plus bienveillante hospitalité, nous pouvons nous reposer, faire nos exercices de piété, etc. Il y a dans cette ville une église protestante, et une église catholique qui est fréquentée seulement par une vingtaine de personnes. Le lendemain, 1er octobre, nous laissons vers 5 heures du soir les bonnes sœurs de charité qui avaient été si heureuses de nous recevoir. Nous passons la nuit sur le chemin, la route est très mauvaise et nous ne pouvons aller qu'au pas des chevaux. Heureusement qu'il ne fait pas froid et que nous sommes seules dans la voiture. Nous essayons de nous appuyer les unes sur les autres pour nous reposer, mais essayer faire semblant de dormir, c'est tout ce que nous pouvons faire.

Octobre 2. A l'heure accoutumée nous faisons la prière eu commun et le déjeuner se prend dans la voiture. Malgré les petites misères que nous rencontrons, la gaieté est parmi nous. Comme nous nous croyons, à cause des circonstances, en dehors de la règle, nous nous permettons des dissipations qui chassent l'ennui et font oublier les fatigues. Depuis que nous voyageons en *stage* nous avons rencontré beaucoup d'émigrants. Ils ont de grandes voitures couvertes en toile, nous avons compté jusqu'à 16 ou 18 mules pour traîner deux ou trois voitures attachées ensemble. Ils traversent ainsi les prairies ; la nuit ils campent dans les endroits où ils peuvent trouver de l'eau et faire un peu de feu. A 11 heures, nous arrêtons à un petit hôtel pour y prendre le diner. Nous sommes à 24 milles de distance de Missoula. Quel bonheur ! Dans quelques heures notre long voyage sera à son terme et nous serons dans les bras de nos sœurs ! Nous remontons en voiture avec un nouveau courage, mais nous ne pouvons aller aussi vite que nous voudrions à cause des chemins qui sont très mauvais. Nous avons traversé jusqu'à 6 fois la même rivière qui serpente à travers les montagnes. Le courant était fort et l'eau si haute que le moyen des roues en

était couvert. Ah ! Je m'en souviendrai de Snake river, des chemins remplis de roches, des montagnes que nous avons escaladées avant d'arriver à Missoula : il n'y a pas à s'y tromper, nous sommes dans les Montagnes Rocheuses. Vers 3 heures de l'après-midi, nous découvrons Missoula. Vous ne sauriez croire, chers parents, combien furent vives les impressions que je ressentis en arrivant à ce lieu, théâtre du dévouement de ma chère sœur Monaldi pendant près de six ans et où je devais à mon tour faire aimer le bon Dieu puisque la sainte Obéissance m'y envoyait ! Bientôt nous apercevons le couvent et les sœurs qui viennent à notre rencontre. Notre joie et notre bonheur à toutes ne peuvent s'exprimer.

En entrant dans la maison, nous prenons le chemin de la chapelle. Mon cœur débordait, je remerciai Dieu de nous avoir protégées pendant notre long voyage, je le priai d'accepter le sacrifice que je lui faisais de moi-même pour travailler à sa gloire, et le priai pour vous tous qui pensez à moi en Canada.

Missoula est un petit village d'une centaine de maisons, situé dans une vallée de 40 milles à peu près. Les habitants sont presque tous des blancs. Il y a très peu de catholiques, surtout dans la ville. Il y a une église catholique terminée cet été, et deux églises protestantes.

Le couvent est plus grand que je pensais, il est bâti un peu en dehors de la ville.

Depuis que nous sommes arrivées le temps est très froid et il a neigé plusieurs fois. Hier 16, nous sommes allées faire un tour en sleigh. Et moi qui croyais que ce pays n'avait presque pas d'hiver !

Veuillez prier bien fort pour moi ; car plus que jamais je sens le besoin du secours d'en Haut.

Votre enfant qui ne cessera jamais de vous aimer.

SR ARISTIDE, S. C. P.

MISSION CHEZ LES NASKAPIS.

LETTRE DU REV. P. FAFARD. O.M.I.

A LA SŒUR ARISTIDE,

RELIGIEUSE DE LA PROVIDENCE.

NOTRE-DAME DE BETSIAMITS,

20 Novembre 1881.

MA CHÈRE SŒUR,—Je suis arrivé à la fin d'octobre de ma mission chez les Naskapis. Comme la saison était avancée, j'ai pris le chemin le plus court pour arriver à Notre-Dame de Betsiamits, de sorte que je ne suis pas allé dire bonjour à nos bons parents, qui, paraît-il, s'attendaient à me voir en compensation des sacrifices qu'ils ont faits cet été. Mais le bon Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité a voulu leur imposer ce nouveau sacrifice, afin de leur faire mériter des joies de famille qui n'auront plus de fin dans le ciel.

En arrivant, je me suis empressé d'écrire à Sœur Edwidge et à nos parents pour leur dire que les Naskapis ne m'avaient pas tué, et que j'étais de retour plus vivant que jamais. Comme je ne savais où te trouver et comment t'appeler après ta profession, je demandai à Sœur Edwidge de me répondre au plus tôt pour me dire comment s'appelait "Sœur Machine pas de nom."

Je cessai bientôt de badiner, quand je reçus une copie d'un journal de voyage, signé : Sr Aristide. Je l'ai lu et relu, mon atlas à la main, afin de mieux te suivre jusqu'à Missoula. Puis le déposant sur mon bureau, je ne pus m'empêcher de pousser un long soupir en me disant : "Quelle énorme distance sépare la missionnaire de Missoula et le pauvre missionnaire des Naskapis de la baie de Ungava. J'étais tout

plongé dans cette pensée pénible, lorsque mon bon ange, je crois, m'en suggéra une autre toute pleine de consolation : **Mais**, le cœur de Jésus ne connaît pas de distance. Dans ce cœur tout brûlant d'ardeur tu trouveras ta sœur Marie-Louise avec un grand nombre d'âmes qu'elle aura converties par son zèle et son dévouement.

Peut-être, ma bien chère sœur, t'attends-tu à recevoir un journal comme le tien, relatant jour par jour tous les incidents du voyage. Tu aurais bien droit à cela, puisque je ne t'ai encore rien fait connaître de mes missions. Mais je dois avouer tout de suite ma négligence, je n'ai pas pris un seul mot de notes cette année.

Dans mon premier voyage j'avais écrit tous les incidents de chaque jour ; mais ayant perdu mon journal, je n'ai rien écrit cette année, afin de ne rien perdre. C'est un parti sûr ; il est vrai, mais bien peu profitable. Je vais cependant essayer de te donner en peu de mots une idée aussi précise que possible de mes missions.

Dans le trop court entretien que j'ai eu avec toi et Sœur Edwidge l'année dernière, je n'ai pas eu le temps de vous parler de mon premier voyage chez les sauvages du Labrador. Qu'il me suffise de te dire que je n'avais vu qu'une partie de ces pauvres enfants des bois, ceux de la baie des Esquimaux. Mais entendant parler des Naskapis de Ungava, en plus grand nombre, me disait-on, que les Montagnais que je venais de visiter, je regrettais de ne pouvoir me rendre au milieu d'eux. Avant mon départ, le printemps dernier, j'exprimai au Rév. Père Provincial mon désir de poursuivre jusque chez ces bons Naskapis. Il voulut bien me le permettre, m'autorisant en même temps à leur donner rendez-vous pour l'été prochain.

Me voilà donc en route, suis-moi avec ton imagination, je vais te faire faire un voyage très varié. C'est à la fin de mai. Je prends les chars à la Pointe Lévis pour me rendre à Halifax. Inutile de te faire la description des paysages. Je retrouve ici les fertiles campagnes de Saint-Cuthbert, comme tu les as retrouvées dans les plaines du territoire américain. Quelques montagnes cependant que nous traversons de temps en temps produisent une agréable variété.

Après deux jours dans les chars j'arrive à Halifax, tout moulu de fatigue.

Je ne fus pas longtemps dans la capitale de la Nouvelle-Ecosse, sans m'apercevoir que ma soutane ne plaisait guère à ses nombreux citoyens. Comme je ne suis pas aussi brave que les bonnes Sœurs de la Providence, qui voyagent partout avec leur costume religieux, je me décidai à prendre l'habit laïque pour continuer mon voyage.

Mais, pour me venger, je me disais tout bas : Quels sont les plus sauvages ou de ces gros messieurs qui ne veulent pas voir le prêtre, ou de nos pauvres Montagnais qui bénissent son arrivée au milieu d'eux ?

Déguisé en laïque, je m'embarque dans un vapeur américain pour faire route vers Terre-neuve. Rien de bien particulier pendant la traversée qui dure trois jours. Je me rends immédiatement à Havre-de-Grâce, afin de chercher un passage à bord des voiliers des pêcheurs terre-neuviens qui partent au commencement de juin pour aller faire la pêche à la morue sur la côte du Labrador.

Le capitaine Thoomey, fervent catholique irlandais, veut bien m'accorder un passage gratis à bord de son vaste bâtiment. Pendant tout le voyage, ce bon capitaine a été rempli d'égards pour moi et a fait tout en son pouvoir pour me faire oublier les inconvénients du voyage. Mais que de retards, que d'anxiétés ! Avant de partir de Terre-neuve, j'avais appris que des *traders* me devançaient auprès de mes bons sauvages et je craignais qu'ils ne leur procurassent de la boisson pour avoir leurs pelleteries. Pour comble de malheur nous avons presque toujours du calme ou du vent contraire. Après avoir passé quinze jours sur la mer, nous allâmes nous bloquer dans la glace sans pouvoir arriver à notre destination. Pendant que nous attendions que le vent changeât pour forcer la glace à nous céder passage, trois esquimaux arrivent à nous. L'un d'eux était tellement ivre qu'il pouvait à peine parler. En l'apercevant un sentiment de peine inexprimable traversa mon âme : " Peut-être mes bons Montagnais sont-ils dans le même état que ce malheureux ? Que vais-je en faire ? Comment recevront-ils les instructions du missionnaire, sous l'influence de la boisson ? Je ne puis

plus souffrir aucun retard. Voyant qu'un petit vaisseau pouvait se faire un passage à travers les glaces, je m'en vais trouver le capitaine et lui exposant mon anxiété, je lui demande s'il pourrait me laisser avoir une petite chaloupe et deux hommes pour me rendre au plus tôt à ma destination. Ah ! Père, me dit-il, ne vous exposez pas. Attendez jusqu'à demain, et nous verrons ce qu'il y aura de mieux à faire. Le lendemain toujours le même temps et cela peut durer ainsi peut-être huit jours. Alors le capitaine me fait avoir la chaloupe demandée et je pars avec deux Esquimaux et un pêcheur terreneuvien. Nous n'avons pas trop de peine à sortir de la glace et après trois jours et deux longues nuits blanches sous la calotte des cieus, j'ai le bonheur d'arriver au milieu de mes bons sauvages de la rivière Nord-Ouest.

Comme je m'y attendais, les *traders* m'avaient devancé, mais heureusement il n'y avait pas eu d'excès de boisson.

Mon voyage avait duré plus d'un mois. Me voyant si en retard, les sauvages ne m'attendaient plus. Grande fut leur surprise, lorsqu'ils me virent débarquer. Selon l'usage, tous se présentent pour donner la main à la petite robe noire. Les mères de famille présentent tous leurs petits enfants jusqu'au dernier né depuis la dernière visite du missionnaire, et qui, par son air souriant semble déjà reconnaître celui qui l'arrachera au pouvoir de Satan pour le faire enfant de Dieu par le baptême.

Les sauvages de la baie des Esquimaux sont bons et dociles aux enseignements du missionnaire. Ils conservent bien encore quelques restes de leurs anciennes superstitions, mais ils ont bonne volonté de s'en corriger. Comme je leur enseignais d'abandonner ces folles croyances pour ne mettre toute leur confiance qu'en Dieu seul, ils me dirent : Tout ce que tu nous dis est bien vrai, nous en sommes bien convaincus, et tant que tu es avec nous, nous sommes bien déterminés à faire ce que tu nous dis ; mais quand nous serons dans le bois le mauvais esprit va nous tenter de faire ce qui fâche le Grand Esprit et nous succomberons peut-être. Vois-tu, c'est si important pour nous que nous fassions cela ; nos grands pères l'ont fait, et si nous ne le faisons pas nous mourrons de faim. Cet aveu montra combien ces pauvres sauvages

ont à lutter contre leurs traditions superstitieuses pour devenir chrétiens tout de bon ; mais leur bonne volonté de correspondre à la grâce leur fera bientôt remporter la victoire. Le missionnaire n'éprouve aucune difficulté à leur faire admettre les vérités de la foi, et leur obéissance sans bornes prouve qu'ils sont bien pénétrés de cette parole de Notre-Seigneur : Celui qui vous écoute m'écoute. Ils sont tous très empressés à se rendre aux exercices de la mission et y assistent avec beaucoup de piété et de recueillement.

Il n'y a qu'un seul sauvage qui refuse de voir le missionnaire. Il a été baptisé il y a une dizaine d'années, mais ayant aussitôt repris sa deuxième femme qu'il avait été obligé de laisser pour recevoir le baptême, il a honte de se présenter devant la robe noire. Il a toujours soin de venir en hiver au poste pour vendre sa pelletterie, afin de ne pas rencontrer le prêtre. Ce qu'il y a de plus pénible, c'est qu'il garde avec lui plusieurs enfants adultes qui se trouvent ainsi privés de la grâce du baptême. C'est aussi ce qui fait le plus de peine aux autres sauvages qui m'ont demandé comment s'y prendre pour les instruire et les baptiser.

Il y a une chapelle bien pauvre, il est vrai, mais ayant cependant, à part des vases sacrés, les objets les plus nécessaires au culte. Aucun peintre n'a encore exercé son art dans cette chapelle, si ce n'est celui qui t'écrit ces lignes. qui, pendant ses moments libres, a peinturé les portes de son mieux, ce qui serait le plus mal d'un véritable peintre. Les sauvages m'ont prié de la faire lambrisser et peindre. Comment veux-tu, me disaient ils, que nos enfants aient une haute idée de la prière, lorsqu'ils voient une chapelle si misérable. Si elle était bien finie et s'il y avait quelques images, nous aimerions mieux la prière et nous comprendrions mieux. Avec la généreuse assistance de la Propagation de la foi de la province de Québec, j'espère que peu peu je pourrai satisfaire leurs pieux désirs.

Te parlerai je maintenant des superstitions des Sauvages ? Sans doute tu en as déjà entendu parler. Je ne t'en dirai donc que peu de mots. Les sauvages tiennent toujours à leur tambour traditionnel qu'ils batteront *avec respect* pour avoir de la chance. Les enfants n'ont jamais la permission de tou-

cher à ce tambour *sacré*. Ce ne sont que les vieillards qui le battront en certaines circonstances, par exemple, à la naissance d'un enfant pour qu'il soit bon chasseur, quelquefois aussi en temps de maladie, afin de chasser les esprits malins qui, suivant eux, entrent dans le corps des malades pour les faire souffrir.

Avant de partir pour la chasse, ils feront un grand repas qu'ils appellent *makushan*, afin de s'attirer la faveur des esprits protecteurs des animaux. Mais une des conditions essentielles d'un bon *makushan*, est de faire table rase, quelque soit l'abondance. Auraient-ils la viande de 100 caribous qu'ils ne devraient pas finir le *makushan* avant d'avoir tout mangé, sinon les esprits protecteurs des caribous se fâcheraient et les chasseurs courraient risque de n'en plus tuer un seul. Aussi ces repas peuvent durer quelquefois trois ou quatre jours. Le tambour, comme de raison, doit être battu pendant cette cérémonie, mais par un des plus âgés de la tribu et avec respect. Tout d'ailleurs doit se passer dans un silence presque parfait.

Il y a bien encore à la baie des Esquimaux quelques jongleurs qui prétendent avoir des rapports avec le mauvais esprit, se faisant fort de pouvoir indiquer aux sauvages l'endroit où ils pourront faire une bonne chasse ; mais ils perdent beaucoup de leur influence depuis que la religion a fait des progrès chez eux. Cependant, dans les temps de famine, les sauvages ont quelquefois recours à ces jongleurs pour se procurer leur nourriture. L'un d'eux vient me trouver un jour et me dit : Je crois bien que c'est le diable qu'il y a là-dessous, mais toujours est-il qu'il dit bien vrai des fois ; nous allons où il nous dit d'aller et nous trouvons autant de caribous que nous en voulons. Mais ne crois-tu pas, lui dis-je, que si vous voulez servir le mauvais esprit, il puisse vous donner à manger pour vous faire brûler ensuite en enfer ? Vois-donc le premier homme et la première femme, c'est en leur donnant à manger que le démon leur a fait perdre leur place dans le jardin des délices. Mais comme je désirais en connaître davantage sur cette jonglerie, je commence à le questionner :—Mais dis-moi donc, qu'est-ce que font ces jongleurs—Eh bien, dit-il, ils rassemblent les sauvages et leur

font bâtir une petite cabane de pieux qu'ils enfoncent bien solidement juspu'à 5 ou 6 pieds dans la terre. Cette cabane est en forme de cône. Il n'y a pas de supercherie, tou' le monde y travaille et on solide bien tout. Quand la cabane est finie, le jongleur y entre. Qui sait ce qu'il fait et ce qu'il murmure ? Toujours est-il que, au bout d'un instant, la cabane commence à tourner en tous sens ; puis on entend dans les airs un chant mystérieux et charmant, bien plus beau que la voix de l'homme. Ensuite le calme se rétablit et alors le jongleur peut répondre à toutes les questions qu'on lui fait.

Je crois bien, mon père, que c'est le diable qui aide le jongleur, parce qu'il ne peut pas faire tout cela seul. Une fois les sauvages lui ont demandé de dire le *Notre Père*. Si c'est le diable, disaient-ils, il ne voudra pas prier. Mais grande fut notre surprise quand nous l'avons entendu réciter : *Notanian tshil uashkuts* etc., mieux qu'aucun de nous n'aurait pu le faire. C'est toujours bien difficile à comprendre, ajouta-t-il, d'un air de plus en plus interrogateur. Mais, lui dis je, ne sais-tu pas que le démon est partout le plus grand singe du bon Dieu. Ne crois-tu pas qu'il puisse prier par hypocrisie pour mieux vous attraper ? Il n'est pas bien content, va, que vous soyiez priants et que vous serviez le grand esprit. C'est pourquoi il cherche à vous tromper en priant, parce qu'il sait bien que vous l'auriez rejeté à tout jamais s'il n'avait pas fait la prière que vous lui demandiez. *Tapuc, Tapuc*, dit-il, certainement, ça doit être ça.

Il est certain, ma chère sœur, que ces jongleurs sont des choses prodigieuses. Je ne voudrais pas avancer que, dans tous les cas, ce soit par l'entremise du démon. C'est cependant ce que croient les sauvages. Quoiqu'il en soit, ce qu'ils font ne vaut certainement pas grand chose. Aussi je fais tout en mon pouvoir pour faire disparaître cette superstition. Heureusement, la plupart se rendent facilement aux avis du missionnaire. Le plus renommé de ces jongleurs a abandonné complètement ce triste métier ; il est maintenant un modèle de piété et de ferveur. Cette conversion ne manquera pas de faire impression sur les sauvages et de les amener tout de bon au service du bon Dieu.

Je m'aperçois, ma chère sœur, que j'ai dépassé les bornes d'une correspondance ordinaire, mais peut-être aimeras-tu à me suivre encore jusque chez les Naskapis qui me sont d'autant plus chers que, vu la difficulté d'aller les visiter, ils sont plus privés des secours de la religion.

Grâce à l'obligeance de M. Fortescue, bourgeois de la compagnie de la Baie d'Hudson, qui, par les égards dont il entoure nos Pères missionnaires, s'est attiré leur estime et leur amitié, je m'embarquais le 8 août à bord du *Labrador*, bateau à vapeur appartenant à la même compagnie.

La description la plus exacte que je puisse te faire du trajet de la baie des Esquimaux à Ungava peut se résumer ainsi : des montagnes et des rochers, des rochers et des montagnes, et quelques monceaux de glace que nous apercevons çà et là sur l'océan ; puis un vent froid et humide qui nous rappelle le mois de novembre du Canada.

Nous sommes arrêtés deux fois en route pour approvisionner deux postes de la compagnie : Davis Inlet et Nakvak. Le 24 août, fête de St. Barthélemi, nous arrivons à Ungava.

En me voyant débarquer, les sauvages accourent pour me donner la main. Que nous sommes contents de te voir, disaient-ils. Il y a deux malades ici, tu vas les instruire et les baptiser, pour qu'ils puissent aller au ciel. Un bon vieillard se présente avec sa bonne vieille et me dit : Nous n'avons pas encore pu rencontrer la robe noire, mais nous en avons bien entendu parler. Comme nous sommes vieux, nous avons eu peur de mourir et nous nous sommes fait baptiser par les sauvages. Je m'appelle Thomas et ma femme Christine. Je ne sais pas si ce baptême là est bon... mais tu vas nous baptiser, toi, ce sera plus sûr. C'est mon garçon qui est bien malade dans sa tente, tu viendras l'instruire pour le baptiser, avant qu'il ne meure.

Comme ils me parlaient de ceux qui étaient morts depuis la dernière visite du missionnaire, je leur demandai s'ils avaient un cimetière. Oui, disent-ils, *Aiamie Otsimash*, le petit monsieur religieux (Père Lacasse) nous en a fait un, viens le voir. Après avoir détourné une petite colline, nous arrivons à un petit banc de sable ; quelques petites croix de bois sans inscriptions indiquent l'endroit où gisent les ca-

Javres. Alors les parents s'avancent pour me donner les noms des morts, ayant toujours soin d'ajouter : il était baptisé. Qu'il me faisait plaisir de remarquer toute l'importance qu'ils attachent au baptême. Eh bien ! leur dis-je, prions maintenant pour les morts. Tout le monde se met à genoux et je commence à réciter : *Notaninan*, et *Mari statamishkatin*, *Pater* et *Ave* ; mais personne ne peut répondre. Ne savez-vous pas ces prières ? Nous les avons déjà entendu réciter, mais nous les avons oubliées. Ecoutez bien, je vais vous les enseigner de nouveau. Commençons d'abord par le signe de la croix. Regardez-moi bien faire et faites comme moi. Je crois qu'ils auraient désiré être tout yeux pour mieux me suivre. Ils se signent très bien jusqu'à *Ka milo manitoot*, *Et Spiritus sancti*, mais là se présente une difficulté à laquelle je n'avais jamais pensé. C'est que, me trouvant en face d'eux, ce qui était la gauche pour moi, était la droite pour eux, et que me suivant la main qui allait se poser sur mon épaule gauche, ils posaient la leur sur leur épaule droite. Il fallut donc me tourner comme eux en me mettant un peu de côté de manière à être bien vu pour leur enseigner à faire le signe de la croix.

Je commence ensuite à leur chanter quelques cantiques en leur demandant s'ils les savaient. En reconnaissant l'air, ils s'exclamaient : Nous avons déjà appris cela. C'est *Ka Uashkamoest* (Père Arnaud) qui nous l'a enseigné. Je leur en chante un autre. Ah ! c'est *Ka Kushkueltak* (Père Babel), qui nous a montré celui-ci. Mais nous avons tout oublié, tu vas nous enseigner encore. Dès demain, leur dis-je, je commencerai tout de bon ; déjà le soleil est tout bas, je vais vous laisser pour ce soir. Demain matin, je dirai la messe, préparez-vous bien à recevoir Jésus au milieu de vous. Je vais le faire descendre du ciel et il viendra reposer sur l'autel pour vous bénir et vous donner ses grâces. *Mishkatats Ushum ni shatshūkonan Jeshus*,—que c'est étonnant comme Jésus nous aime ! se disent-ils en retournant dans leurs tentes.

Mais il faut préparer un logis pour notre hôte divin ; ce sera bientôt fait, grâce à l'obligeance de M. McKenzie, bourgeois du poste, qui est rempli de prévoyances pour moi. Il met à ma disposition son plus grand hangar, me prête le

plus beau drap rouge du magasin et envoie deux de ses engagés pour m'aider à faire la parure. J'arrange bien solidement mon petit autel portatif sur deux tonnes recouvertes d'un drap blanc et déjà tout le monde trouve cela beau. Le moment solennel arrive. Je commence à me revêtir des ornements sacerdotaux. Quel silence ! quel étonnement saisit ces pauvres Naskapis ! Tout attire leur attention, l'aube, le cordon, l'étole, le manipule, la chasuble surtout les ravit d'admiration. Ils sont tout yeux pour suivre toutes les cérémonies de la messe. Que j'étais heureux de les voir si pieux et si attentifs ! Pendant toute la mission, ils ont toujours apporté le même empressement et la même attention.

Je les réunissais quatre fois par jour pour leur enseigner les prières, le catéchisme et le chant des cantiques. Quand je leur demandais s'ils étaient fatigués, ils me répondaient vivement : *mavvats, mavvats*, non non, non non, *usham mi-luao*, que c'est beau ! Cependant je les gardais généralement une heure et demie chaque fois.

Dans mes moments libres, j'allais aussi instruire dans leurs tentes deux malades pour les préparer au baptême. Ils ont reçu ce sacrement avec les plus beaux sentiments de piété et de ferveur. Ils sont probablement morts maintenant et remercient le bon Dieu de leur avoir envoyé un missionnaire si à temps pour leur ouvrir la porte du ciel. J'en ai baptisé en tout 27 : 14 adultes et 13 enfants, dont quelques-uns avaient jusqu'à 6 ou 7 ans.

Après avoir arraché ces enfants des bois au pouvoir de Satan pour en faire les enfants de Dieu, j'oubliais toutes les fatigues du voyage ; avoir eu vent contraire, avoir été pris par les glaces, avoir éprouvé le mal de mer, tout cela ne comptait pour rien en présence du bonheur que j'éprouvais.

Certainement, ma chère sœur, après avoir été témoin de l'empressement des Naskapis à écouter la parole du bon Dieu, je ne puis m'empêcher de les aimer et de me dévouer à les évangéliser autant que la sainte obéissance me le permettra. Comme ils ne m'attendaient pas cette année, je n'en ai vu qu'une bien petite partie, mais les informations qu'on m'a données me portent à croire que j'aurai bientôt un troupeau nombreux. Ils m'ont déjà demandé de leur bâtir

une chapelle où ils pourraient se réunir tous les étés pour y faire les exercices de la mission. Je leur ai donné rendez-vous l'été prochain pour leur parler à tous et voir ce que nous pourrons faire.

J'espère, ma bien chère sœur, que tu voudras bien prier pour le succès de cette mission si consolante quoique très difficile. Puissent tous les Naskapis connaître bientôt notre divin Sauveur !

Ton affectionné frère,

DÉSIRÉ, O.M.I.

JOURNAL DU VOYAGE DE SŒUR ASSISTANTE CHARLEBOIS

(DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL)

DEPUIS ATHABASKA JUSQU'A MCKENZIE

HÔPITAL-GÉNÉRAL DE LA PROVIDENCE,
7 octobre 1880.

Ma Très Honorée Mère et mes chères Sœurs,

Vous voyez, par la date de ma lettre, que je suis enfin à la Rivière McKenzie, à la si lointaine Providence. Je suis arrivée le 28 août, à 6 heures du soir, juste à temps pour assister au Salut qui se chante tous les ans à l'anniversaire de la fondation. En effet, il y avait exactement 13 ans, à pareil jour et à la même heure, que nos Sœurs s'y étaient rendues. N'est ce pas là une heureuse coïncidence ? C'est le 19 août que j'ai dû faire mes adieux à nos chères Sœurs d'Athabaska. Je n'essaierai pas de vous redire les sentiments de mon cœur en ces occasions, la plume est impuissante à exprimer de pareilles émotions ! Vers les dix heures, les trois barges étaient accostées devant le rocher sur lequel est bâtie la mission. Monseigneur Clut nous fit l'honneur de nous conduire jusqu'au lieu de l'embarcation. Les Révds. Pères, les Sœurs et leurs orphelins s'y rendirent également ; une dernière bénédiction de Monseigneur, un dernier regard d'affection à nos chères Sœurs, et nous voila sur les eaux limpides du charmant et pittoresque Lac d'Athabaska.

La brigade se compose de trois barges ; dans la première se trouve M. Gaudet, bourgeois canadien et catholique, et le docteur McRae ; nous prenons place dans celle de M. McIver. Le docteur nous accompagne, parce qu'il a un bon nombre de Sauvages malades. Presque tous sont atteints de fièvre, maux d'oreilles, etc., et un de ces pauvres Sauvages a été

administré avant notre départ. Une de nos poules nous ayant fait présent d'un œuf, nous l'avons donné à un de nos malades qui en parut fier comme un roi.

20 Août.—Nos pauvres Sauvages sont mieux ; mais nous avons beaucoup de pluie, accompagnée de vent très froid. Heureusement, ce vent est favorable et nous permet d'aller à la voile. Nous avançons rapidement. Le paysage devient de plus en plus agréable. A mesure que toute trace de civilisation disparaît, les œuvres du bon Dieu paraissent dans toute leur beauté. Ce bon Père a soin de multiplier les points de vue pour nous réjouir, car aucune habitation ne frappe nos regards ; nous ne voyons que les immenses forêts qui bordent les lacs et les rivières que nous traversons. Après avoir quitté le Lac Athabaska, nous sommes entrées dans la rivière du même nom, puis dans celle des Esclaves. Nous avons sauté un rapide assez dangereux. Il pleut toute la journée, aussi nous campons à 6 heures. Tout notre linge est trempé, à l'exception de nos lits. Vais-je ajouter que notre prière ne fut guère plus ardente qu'avait été notre appétit ? Nous étions si fatiguées, que de suite nous reposâmes dans le Seigneur, sans distraction aucune ; la nuit fut bien employée ! Qu'il est bien vrai de dire que l'homme ne sait pas ce qui l'attend plus tard ! Assurément je n'aurais jamais pensé que je dusse un jour monter dans une barge, y séjourner et y coucher des mois entiers. Je vous assure que c'est un bien triste métier pour des religieuses ; les scrupuleuses seraient à plaindre. Mais que faire ? c'est l'unique voie pour se rendre dans l'extrême-nord.

21 Août.—Grande fête autrefois, à pareil jour, chez les Sœurs Grises. Aussi je n'ai pas oublié notre regrettée Mère Slocombe. Ce matin les hommes firent portage. Chère Mère, si vous les aviez vus, vous auriez été touchée de compassion comme moi. Je ne puis m'accoutumer à voir douze hommes attelés à une barge de quarante pieds sur douze, forçant comme des bêtes de somme pour gravir de longues côtes. Malgré toutes ces misères, ils s'acquittent gaiement de leur tâche, quelque rude qu'elle soit. Les barges sont de nouveau lancées à l'eau. A une heure, nous nous embarquons. Dans l'espace de trois heures nous franchissons trois

rapides dangereux, dont le dernier se nomme "Portage d'Embarras." Il porte bien son nom, je vous assure, car je crois qu'il s'est amoncelé quarante cordes de bois autour des trois ou quatre îles qui le composent. Dans une de ces îles, se trouve une grande quantité de mousse que nos chères Sœurs fleuristes envieraient, surtout notre bonne Sœur Baudry; il y en a de toutes sortes: de la blanche, de la verte entremêlée de feuilles brunes frisées. C'est vraiment charmant à voir. Si j'étais sur mon retour, je n'y tiendrais pas; j'en emporterais pour embellir les bouquets déjà si beaux de notre chère ancienne.

22 Août.—Lever à 8 heures. C'est vous dire, chère Mère et Sœurs, que nous n'étions pas à la sainte messe avec vous. Non; aujourd'hui Dimanche, octave de la belle fête de l'Assomption, nous fûmes privées du bonheur d'assister au saint Sacrifice. Nous avons dit le chapelet, fait une lecture à tout le monde, bourgeois en tête; la brigade se compose de trente-quatre personnes, dont trente sont catholiques. Ces bons voyageurs écoutèrent la lecture avec une attention qui m'a vraiment édifiée. Aussi leur bourgeois (M. Gaudet) leur est un exemple vivant par sa bonne conduite et sa fidélité à ses devoirs religieux.

23 Août.—A cinq heures du matin nous avons perdu de vue le dit portage et nous entendions dans le lointain le bruit sourd et mugissant du grand rapide. Nous arrivions au portage de la Montagne. Là, nos hommes sont obligés de porter 400 pièces à dos, et de traîner les barges dans une côte aussi à pic que celle de Châteauguay. Vers les 6 heures nous arrivions au fort Smith. Le commis de ce poste est un bon catholique, du nom de Beaulieu. Son assistant est le jeune John Prindell, élève de nos Sœurs de la Providence.

24 Août.—Hier soir nous nous sommes couchées à dix heures (dans la barge). Le matin, à quatre heures, après avoir voyagé toute la nuit, nous étions rendues à la Rivière au Sel, ainsi nommée à cause de la saline qui fournit le sel dans le Nord. Le vent favorable nous permit d'aller à la voile, ce qui me procure le plaisir de vous écrire ces quelques détails.

25 Août.—Saint-Louis: Grande fête à la chère Maison-

Mère ! Nous avons fêté par cœur, ma sœur Massé et moi, nous unissant à vous, chère Mère, et à toutes vos bonnes Sœurs, bien assurées que vous nous accordiez un souvenir dans vos bonnes prières. Il y a un an ce soir je vous faisais mes adieux pour le Nord. Que de chemin j'ai parcouru depuis ce temps ! Déjà je touche au terme, dans quelques jours je serai enfin à la Providence, mais que c'est loin !

26 *Août*.—Nous voilà donc enfin sur le grand lac des Esclaves ; il a 300 milles de long et 50 de large.

27 *Août*.—Le réveil à trois heures. Un acte d'amour de Dieu est tout ce que nous avons le temps de faire. Vite nous prenons le chemin de la barge. A huit heures, nous faisons halte pour le déjeuner, c'est à la Pointe-au-Soufre, ainsi nommée parce qu'il s'en trouve une grande quantité. Les hommes en prirent pour se faire des allumettes. Nous sommes favorisées d'un bon vent qui fait voler nos barges sur l'eau ; nous en bénissons le bon Dieu. Mais il est bon pour nous de ne pas être peureuses ; car les vagues nous ballottent en tous sens.

28 *Août*.—Nous avons eu un des plus beaux jours pour notre arrivée. Ce matin tous les gens de la brigade étaient debout à 2½ heures. A 3 heures, nous étions en route pour la Providence. Déjà nous sillonnons les eaux du majestueux fleuve MacKenzie. A 4 heures et 35 minutes de l'après-midi, nous apercevons dans le lointain le petit couvent de nos sœurs avec son gentil clocher ; le cœur bat bien fort à la pensée de revoir dans quelques instants des sœurs bien aimées que je n'ai pas vues depuis quatorze longues années. Bientôt le paysage se dessine clairement, nous voyons arriver nos chères sœurs suivies de leurs orphelins, etc. Enfin il m'est donné de serrer dans mes bras ces bien aimées sœurs ! Ai-je besoin de vous dire, bonne Mère, que mon émotion était grande ? Cependant j'ai pu la maîtriser. Rendues au couvent, nous sommes montées à la Chapelle, où un *Laudate* en musique fut chanté par les enfants. Inutile de vous dire, chère Mère, que de nombreuses questions me furent adressées sur votre santé, sur celle de nos chères sœurs du vieux pays, etc., etc. Aujourd'hui encore nos sœurs peuvent à peine croire à la réalité de ma présence au milieu d'elles.

Quelques mots maintenant de ce qui vous intéresse, ma Très Honorée et Bonne Mère.

Cette Maison, comme toutes celles où travaillent vos filles de l'extrême nord, fait un bien immense parmi les enfants ; car c'est par ceux-ci que le pays sera régénéré, si je puis parler ainsi. Nous en avons une preuve dans les enfants des premiers et premières élèves que reçurent nos sœurs. Connaissant par eux-mêmes le bienfait de l'éducation qu'ils ont reçue et qu'ils savent apprécier, ils s'empressent d'envoyer leurs enfants à l'école dès l'âge le plus tendre. J'ai sous les yeux des preuves comme quoi les bons exemples que donnent les anciens élèves produisent d'heureux fruits. En effet, pendant mon voyage, j'ai entendu faire leur éloge par des personnes distinguées. Ce qui vous fera plaisir, chère Mère, c'est que ces jeunes personnes, une fois parties, continuent à écrire à nos sœurs qui, de leur côté, sont heureuses d'entretenir ces petites correspondances propres à les maintenir dans leurs devoirs religieux, etc. Quant aux enfants qui sont actuellement ici, au nombre de 35, je les trouve bien aimables, très intelligents et bien affectueux. Ils sont d'une simplicité charmante. Pour l'instruction, ils sont comme les enfants d'Athabaska dont je vous ai parlé, et desquels j'étais très satisfaite.

Nos sœurs ont à leur service trois orphelins qu'elles ont accueillis à l'âge de quatre ans, dont deux sont de la tribu des Esclaves, et un de celle des Couteaux-Jaunes. Les deux premiers sont employés comme pêcheurs. Vous savez, chère Mère, le grand rôle que joue le poisson à la Providence. Le troisième donne de l'eau pour la maison, et ce n'est pas une petite besogne que celle-là.

Je laisse à ma sœur Ward le plaisir de vous rendre compte d'autres détails de famille, et je termine, ma très Honorée Mère, en vous priant d'agréer l'hommage de mon affection la plus respectueuse ainsi que les vœux que je forme pour votre santé dont il me tarde de recevoir des nouvelles. Que toutes nos chères sœurs trouvent ici l'expression des mille bonnes choses que je leur souhaite à toutes et à chacune d'elles,

Votre très obéissante et souriante fille en N. S.,

Sœur CHARLEBOIS, Assistante.

Lettre de la Révérende Sœur Ward

A LA TRÈS. RÉVDE MÈRE SUPÉRIEURE ET AUX SOEURS DE
L'HÔPITAL-GÉNÉRAL DE MONTRÉAL.

HÔPITAL-GÉNÉRAL DE LA PROVIDENCE,
Rivière Mckenzie, 31 Nov. 1881.

Ma Très Honorée Mère et mes bien chères Sœurs,

Aujourd'hui, belle et douce fête de la Présentation de la Sainte Vierge, c'est avec un nouveau bonheur que je viens m'entretenir avec vous; car il vous tarde, ce me semble, d'avoir des nouvelles de la *Providence privilégiée*. Veuillez remarquer que je ne parle pas de l'éloignement ni de la solitude du McKenzie; non! aujourd'hui, les distances ont disparu, l'exil n'en est plus un! Le bonheur le plus parfait est notre partage depuis le 28 Août, jour où nous avons pu serrer dans nos bras et sur nos cœurs votre digne et tant aimée représentante, notre bonne Mère Visitatrice.

Comment vous exprimer notre joie, vous témoigner notre reconnaissance pour une faveur qui en renferme tant d'autres? Veuillez agréer nos sincères remerciements pour toutes les consolations que nous apporte l'insigne bienfait de sa visite. Merci surtout, ma Très Honorée Mère, du sacrifice que vous vous êtes imposé en laissant partir cette bonne Mère pour si longtemps, et cela afin de prolonger le bonheur de vos pauvres enfants du Nord; merci aussi à vous toutes, mes bien chères Sœurs, qui, par vos ferventes prières, avez obtenu à cette vénérée Mère un si heureux voyage. Nous avons eu le bonheur de la voir arriver saine et sauve à notre douce Providence. C'était vers les cinq heures. On avait signalé une barge dans le lointain, et on s'était hâté de nous transmettre l'heureuse nouvelle, car tout le monde savait que nous attendions une grande visite; et c'était à qui nous l'annoncerait le premier. De suite, voilà tout le couvent en

émoi. L'embarcation, encore assez éloignée, se dessinait pourtant assez clairement pour ne nous laisser aucun doute. Bientôt la petite procession se forme : Sœurs, élèves, orphelins s'avancent. Tous sont remplis de joie, et les cœurs battent bien fort ! La petite barge s'approche ; toutefois, il y eut un moment d'hésitation et d'angoisse : *Si notre Mère ne s'y trouvait pas !* se disait-on. Mais un instant après, une voix amie nous rassurait : *Vos Sœurs y sont !* Oui, c'est bien vrai, ce sont elles ! Oui, c'est bien notre Mère que nous avons le bonheur de revoir après une longue séparation de 14 ans ! c'est encore notre chère Sœur Massé attendue depuis si longtemps ! O ma Très-Honorée Mère, et vous, mes bien chères Sœurs, veuillez dire avec nous : *Ecce quam bonum*, etc., et avec encore plus de ferveur : *Deo gratias*.

Après que nous eûmes salué notre bonne Mère et ma Sœur Massé, la procession se reforma, et nous nous rendîmes à la chapelle du couvent, où le chant du *Laudate* fit monter au ciel les accents de notre reconnaissance ! Une heure après, nous étions de nouveau réunies au pied des saints Autels, pour le salut solennel qui se chante tous les ans à pareil jour pour l'anniversaire de la fondation ; car c'est le 28 Août 1867, que nous sommes arrivées à la Providence, et notre bonne Mère Visitatrice nous arrivait juste à temps pour en célébrer le 13^e anniversaire.

Enfin nous avons pu nous réunir dans notre petite communauté, autour de notre bonne Mère. Avec quel empressement avons-nous demandé des nouvelles de notre Très-Honorée Mère générale, de nos Sœurs assistantes, de nos chères anciennes, et de vous toutes mes bien aimées Sœurs ! Avec quel bonheur avons-nous reçu et appris chaque petit détail donné avec tant de bonté. La pensée que nos chères voyageuses étaient bien fatiguées mit fin à la conversation pour ce soir-là.

Le lendemain (dimanche) la visite de M. Gaudet, bourgeois de *Good Hope*, qui avait été bien bon pour notre Mère pendant son voyage d'Athabaska jusqu'ici, vint déranger tant soit peu notre programme de réception. Ce bon Monsieur, après avoir pris le dîner, se rendit à la salle de classe, où les enfants, en grande tenue, la reçurent par le chant d'une

joyeuse bienvenue ; puis l'une d'elle lui présenta une adresse pour le remercier des attentions qu'il avait eues pour notre bonne mère pendant son voyage.

Le 30, messe solennelle d'actions de grâce. Nos chers petits enfants chantèrent de tout cœur le *Quid R-tribuam*. D'autres chants, non moins pieux, se firent entendre pendant le saint Sacrifice, durant lequel bien des larmes de bonheur furent répandues.

Dans la matinée une petite séance permet à nos orphelins et élèves de présenter leurs hommages et leurs souhaits de bienvenue à notre digne Mère Visitatrice, à la *Mère des Sœurs*, venue de si loin pour les voir. Nos chers enfants, qui sont si affectueux et si démonstratifs, comblent cette bonne Mère de caresses, chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Ils sont ravis de sa bonté et expriment leur bonheur et leur admiration sur tous les tons. Ils sont au nombre de 35, et souvent, par leur naïveté, ils sont un sujet d'amusement pour notre bonne Mère. Nous nous étions proposées de la fêter le 21 Octobre, fête de Ste-Ursule ; mais voilà que, le 19, le révérend Père Lecorre, occupé à peindre, pose, par inadvertance, son pinceau sur sa langue, et faillit s'empoisonner. Il devint si malade qu'on fut obligé de le veiller. Notre bonne Mère Visitatrice, craignant un surcroit de fatigues pour nos Sœurs, décida que la fête serait remise au 22 Novembre. Ceci n'arrangerait qu'à demi nos petits enfants. Aussi l'un d'eux, charmant petit garçon de 4 ans, rencontrant quelques instants après notre bonne Visitatrice, lui dit, tout contrarié : "*Ma Mère, c'est pas la fête demain ? He bien, moi, j'aime pas—Cécile, sa fête ! rien que la fête de demain que j'aime !*" La fête fut remise, mais la récréation n'en fut que plus joyeuse.

L'année 1860 sera désormais une année mémorable dans nos annales. Je viens de vous parler de l'arrivée de notre bonne Mère, du bonheur que nous goûtons auprès d'elle, de la joie que nous ressentons de la posséder tout un hiver au milieu de nous. Il y a bien là, en effet, de quoi nous remplir de consolations ! et plus d'une, ce me semble, aurait été tentée de dire son *Nunc dimittis* ; mais le bon Dieu ne voulant pas que nous succombions à la tentation, nous

fournit dans l'insigne faveur de l'approbation de nos Constitutions, un puissant motif de zèle pour travailler encore longtemps, ou du moins aussi longtemps qu'il lui plaira, à notre perfection et à l'œuvre qu'il nous a confiée. C'est le 20 Septembre, à 8½ heures du soir, que les lettres contenant cette bienheureuse nouvelle nous sont parvenues. Notre bonne Mère se hâta de nous en faire part, et avant de nous retirer pour la nuit, nous nous rendîmes toutes ensemble à la chapelle pour y réciter le *Te Deum*. Le lendemain, 21, la messe fut dite en actions de grâces et il y eut communion générale.

Nous profitons de la présence de notre Vénérée Mère au milieu de nous pour ne laisser passer aucun congé inaperçu : ainsi cette année nous avons pris le congé de Mgr Fabre et celui de notre dévoué Père Bonnissant. Ce dernier a été fêté avec un surcroît de reconnaissance. Comme c'est une année exceptionnelle sous tous les rapports, notre chère Mère Lapointe aurait bien voulu trouver quelque autre fête qui nous donna congé. Notre bonne Mère Visitatrice lui dit : "Je ne sais ce qu'en dira le bon Dieu." Alors notre Mère Lapointe fit la réflexion suivante avec sa naïveté ordinaire : "Oh, ma Mère, le bon Dieu ce n'est pas un *reprocheur* !" Je vous laisse à penser, ma Mère et mes Sœurs, si nous avons ri !

Le 18 novembre, nous entrions en récollection. Que nous étions heureuses de faire les exercices de ces saints jours sous les yeux de notre Mère ! Les instructions se firent sur le vœu d'obéissance : *Obéissance d'action, Obéissance de volonté, Obéissance de jugement*. Ces pensées furent admirablement bien développées, et d'une manière toute pratique. Ainsi bien préparées, ce fut avec un redoublement d'amour et de ferveur que nous fîmes notre rénovation. Le bonheur qui rayonnait sur toutes les figures pendant et après cette belle cérémonie disait bien haut combien chacune était heureuse de renouveler ses saints engagements, et de dire à Notre Seigneur que son joug est vraiment doux et son fardeau léger.

Ce jour, si beau et si cher à nos cœurs, n'était cependant que l'aurore d'un autre non moins beau, ni moins cher.

En effet, nous étions aux premières vêpres de la belle fête de Sainte Cécilé. Ainsi après avoir fêté notre chère Mère de notre mieux le matin, en lui promettant de suivre ses exemples avec plus de fidélité, à une heure, nous étions toutes réunies dans notre petite communauté, pour présenter nos hommages à notre bien aimée Mère Visitatrice. Après nous vint le tour de nos deux bonnes filles, puis celui des petits garçons de notre chère sœur Massé, qui est déjà très attachée à son intéressante petite famille et qui en est toute fière. Quoique le plus vieux n'ait que sept ans et les deux plus jeunes quatre ans à peine, leurs petits dialogues, compliment et chanson étaient bien préparés, et ils ont été exécutés avec un aplomb et une aisance qui auraient fait honneur à un pays plus civilisé que celui que nous habitons. Enfin nos petites filles furent heureuses, elles aussi, de payer leur tribut de respect et d'amour à la vénérée Mère qu'elles aiment tant, et qui les accueille avec tant de bonté et d'indulgence. Après avoir reçu des dragées de cette bonne Mère, et fait leur plus belle révérence, tous se retirèrent joyeux et contents à la pensée du beau congé qui les attendait.

Le lendemain toute la communauté des RR. PP. et bons Frères Oblats était réunie dans le petit sanctuaire de notre chapelle. Les deux messes furent dites pour notre bonne Mère et tout le monde communia à la même intention. Le chant fut pieux et le plus solennel possible; on dit que les enfants n'avaient jamais aussi bien chanté. En somme nous eûmes une belle fête, et nous avons remercié le bon Dieu de tout cœur de ce que, dans sa bonté, il fait luire d'aussi beaux jours de temps à autre, jusque dans les coins les plus reculés des forêts du Nord, pour la consolation de ses pauvres enfants. La journée se termina par un joyeux quart d'heure, pendant lequel nous avons joué à la perfection.

La température du McKenzie n'est plus reconnaissable cette année. Pendant quelque temps nous avons cru que la glace ne prendrait pas, tant le temps s'est adouci. Jusqu'à présent nous avons eu très peu de neige, et notre chère Mère en profite pour faire des promenades dans les environs. L'automne, qui a été long et très beau, lui a permis d'en faire plusieurs sur l'eau, tantôt en esquif, tantôt en simple

canot d'écorce. Ces jours derniers, elle a fait une longue promenade en traîneau ; six beaux gros chiens étaient attelés à sa voiture. Voulez-vous savoir leurs noms ? Les voici. Bras fort, Bismark, Sport, Paris, Champagne et Tonnerre.

Nous avons eu un temps magnifique pour les récoltes. L'été a été assez chaud pour faire mûrir l'orge et le blé ; nous avons eu 100 minots d'orge et 30 minots de blé. Les patates sont belles et d'une excellente qualité ; nous en avons eu 1000 minots. Le tout était terminé le 25 septembre. Huit jours avant cette date on était parti pour la pêche, que le bon Dieu a bénie d'une manière visible. Jamais le poisson n'a été si abondant. Depuis plusieurs années, on aurait dit qu'il voulait abandonner nos lacs et nos rivières. On peut en dire autant du caribou ; cet animal s'éloigne davantage tous les ans, et pour se procurer un peu de viande, il fallait payer un prix exorbitant, et l'aller chercher à des distances fabuleuses : douze jours de marche. Il valait autant y renoncer. Les années où les animaux étaient plus nombreux, on ne pouvait jamais se procurer de viande fraîche avant la fin de décembre ou de janvier, et, voilà que cette année, on annonce que les chasseurs ont vu des troupeaux nombreux de caribous, et à peu de distance. Notre chasseur est venu avertir d'envoyer chercher les animaux qu'il avait eu la bonne fortune d'abattre vers la mi-novembre, et dès le 20 du même mois, les bons Frères partaient pour les transporter. C'est une année exceptionnelle, et nous pourrions répéter, après notre vénérée et sainte Mère d'Youville : "Toujours à la veille de manquer de tout, nous ne manquons jamais du moins du nécessaire." Puisse cette incomparable Mère nous obtenir ce grand abandon à la Providence qui la caractérisait. Ici plus que partout ailleurs, ce me semble, nous pouvons en faire journellement des actes, et il serait pénible d'en perdre tout le mérite. Veuillez demander cette grâce, mes bien chères sœurs, vous qui pouvez jouir du privilège de prier près de ses restes vénérés, pour vos pauvres sœurs du McKenzie qui, en retour, offriront pour vous quelques petites privations, ne serait-ce que de manger un morceau de chien en votre honneur, et si cela vous répugne trop, au moins une crêpe faite avec la graisse de cet animal !

Vous parlerai-je, en terminant, de la santé de notre chère Mère Visitatrice ? Quoique je sache que cette bonne Mère ne manquera pas de vous en informer elle-même, je suis heureuse de constater qu'elle n'est pas souffrante. Elle dit se trouver mieux qu'à Montréal : il faut avouer que l'air de notre pays d'adoption est des plus salubres et que l'eau y est très pure et très belle.

Je regrette d'avoir à ajouter que notre chère Mère Lapointe ne prend pas de mieux ; elle est même, ces jours-ci, plus souffrante qu'à l'ordinaire. Ma sœur Brunelle est bien inconstante dans le mieux qui s'opère chez elle de temps à autre. Ma sœur Michon, quoiqu'un peu plus forte, se plaint de douleurs universelles. Ma sœur Daigle se fait vieille avant le temps. Ma sœur Massé et moi continuons à mériter un *très bien*, note que nous avons obtenue dans les bulletins précédents.

L'année va bientôt se terminer ; veuillez me permettre d'en devancer l'aurore pour vous présenter, ma très Honorée Mère, les vœux de bonheur et de santé que nous formons chaque jour pour vous et que nous renouvellerons avec plus de ferveur en commençant 1881. Que nos bonnes sœurs Assistantes et chacune de nos bien aimées sœurs trouvent également ici l'expression de la plus fraternelle affection de leurs pauvres sœurs de la Providence, ainsi que les souhaits de perfection et de grâces qu'elles font pour elles toutes.

Ma Très Honorée Mère, quand vous lirez ces lignes, il ne nous restera plus que trois mois à jouir de la présence de cette bonne Mère que vous nous avez envoyée à votre place. L'heure de la séparation, du sacrifice sonnera bientôt. En attendant, nous jouissons, tout en nous préparant à ce moment pénible qui ouvrira des blessures cicatrisées depuis près de quinze ans. Ceci nous prouve combien les joies de la terre, toutes pures, toutes saintes qu'elles soient, sont courtes et éphémères et qu'enfin l'exil n'est point la patrie.

En attendant la réunion permanente et durable qui aura lieu aux pieds du divin Epoux, veuillez me croire avec la plus affectueuse reconnaissance, etc.,

SŒUR WARD.

Quelques notes sur le diocèse de l'Île Vancouver.

Nous empruntons les quelques renseignements qui suivent à une petite brochure publiée à Bruges, l'année dernière, par l'*Imprimerie de St Augustin*.

“ Nous commençons, dit cette brochure, par quelques détails sur le titulaire actuel du diocèse de l'Île de Van Couver.

“ Mgr J. B. A. Brondel, né à Bruges en 1842, fit ses humanités au collège St Louis, en notre ville. Ayant terminé sa rhétorique en 1861, il se rendit au séminaire américain à Louvain, fut ordonné prêtre le 17 Décembre 1864, mais ne partit pour le Nouveau-Monde qu'en Septembre 1866. Comme le Prélat l'a raconté dans une conférence donnée à Bruges, il fut attaché d'abord au diocèse de Nesqually. M. l'abbé Brondel, en quittant l'Europe, avait pris la route de l'isthme de Panama de là il fit voile vers San Francisco, puis il alla plus au nord, pour arriver, la veille de la Toussaint 1866, dans la ville de Van Couver.

“ Cette ville située sur le continent (*Territoire de Washington*) n'a rien de commun avec l'île du même nom.

“ La ville de Van Couver est la résidence de l'Evêque de Nesqually, diocèse où travaille dans la vigne du Seigneur un autre de nos concitoyens, M. l'abbé Louis Schram, directeur du collège des SS. Anges à Van Couver-City.

“ M. l'abbé Brondel demeura une année dans la ville de Van Couver où il fut professeur au collège, tout en s'occupant aussi des autres fonctions du ministère pastoral, sous les auspices de Mgr. Blanchet, Evêque de Nesqually.

“ Envoyé bientôt à Steilacoom, Puget Sound, mission également située dans le *Washington territory*, M. Brondel s'y dévoua pendant dix ans à l'évangélisation d'une population de 4000 habitants, dispersés dans une étendue de trente lieues. M. Brondel se fixa à peu près au centre.

“ Sur les 4000 sujets de la mission il y avait un millier d'Indiens.

“ Le nombre de catholiques, à l'arrivée de M. Brondel, s'élevait à environ 200. Lors de son départ il y en avait jusqu'au delà de 600.

“ Après avoir pourvu, par la construction d'un presbytère aux premières nécessités de sa nouvelle situation, M. Brondel éleva successivement deux chapelles, dans deux réserves indiennes, et une chapelle à Olympia, pour les blancs.

“ De Steilacoom le jeune prêtre fut envoyé à Wallawalla, centre agricole important, où l'on cultive beaucoup de blé pour l'exportation. Cette mission comptait alors 8000 hab. dont 5000 restaient en ville. La population totale est maintenant de 15,000 âmes. C'est la plus grande mission du diocèse de Nesqually. Elle est située entre les Cascades de la Rivière Colombie et les Montagnes Rocheuses. Tout ce pays forme un vaste plateau au pied des *Montagnes bleues*.

“ Ajoutons que le diocèse de Nesqually est plus grand que toute la Belgique. Il ne compte cependant que seize prêtres. *Nesqually* est le nom d'une rivière, sur les bords de laquelle habite la tribu indienne du même nom. Un fort, établi autrefois en ces parages par la Compagnie de la Baie d'Hudson, sert aujourd'hui de ferme.

“ M. Brondel demeura seulement quatre mois à Wallawalla, et se rendit alors, à 8 milles de là, au milieu d'une population composée de Canadiens français et d'Indiens.

“ Son séjour en ce pays ne dura que huit mois après lesquelles il revint, vers la fin de 1878, dans sa mission de Steilacoom. En 1879 il y construisit deux églises, l'une à Tacoma, l'autre à Olympia, et fut élevé, cette même année, au siège épiscopal de l'*Ile de Vancouver*.

“ Le nouveau titulaire du diocèse de l'Ile Van Couver, nommé le 26 Septembre 1879, fut consacré à Victoria, capitale de l'île, le 14 Décembre suivant, par Mgr Seghers, Archevêque d'Orégon, assisté de NN. SS. Junger, Evêque de Nesqually, d'Herbomez, Evêque de Melilopolis, et Lootens, Evêque de Castabala.

“ Quelle est la situation exacte du diocèse de Mgr Brondel ? Quelle est son étendue, sa population ? etc.

“ Nous tâcherons de répondre successivement à chacune de ces questions sur lesquelles plusieurs de nos amis nous ont souvent demandé des renseignements.

“ Et d'abord, un mot sur l'origine du diocèse de l'île Van Couver.

“ En 1837 l'Evêque de Québec envoya deux de ses prêtres pour fonder la grande Mission du Far-West. C'étaient le Rév. M. Blanchet, devenu plus tard Archevêque de l'Orégon, et le Rév. M. Demers, décédé premier Evêque de l'île Van Couver, le 28 juillet 1871. Comme le disait Mgr Demers, au 3e congrès de Malines, “ des Montagnes Rocheuses au “ bord de l'Océan Pacifique, il y a 70 tribus errantes. Sur “ ces 70 tribus, il y en a au moins 50 dont les idiomes sont “ complètement différents les uns des autres.” Et c'est à ces populations si diverses de race que deux pauvres prêtres entreprirent d'annoncer la *bonne nouvelle*.

“ Mgr Demers, nommé Evêque de Van Couver en 1847, arriva à Victoria le 21 Août 1854. Il était accompagné de notre concitoyen, Mgr Lootens, alors simple prêtre. En 1847 il y bâtit une petite église et y fit venir des religieuses du Canada pour leur confier l'éducation des jeunes filles.

“ En 1873, Mgr Seghers, de Gand, succéda au vénéré Mgr Demers, fut consacré le 29 Juin 1873, et devint en 1879 coadjuteur de Mgr Blanchet, Archevêque de l'Orégon, avec droit de succession. Depuis cette époque c'est Mgr Brondel qui occupe le siège épiscopal de l'île Van Couver,



“ L'île Van Couver appartient, de même que le Canada dont elle dépend, à la couronne d'Angleterre.

“ Cette île a une largeur qui varie entre 10 à 15 lieues, sur une longueur de 100 lieues (de 5 kilomètres). Sa population est d'environ 20,000 âmes dont la moitié sont Indiens. Parmi ceux-ci 4,500 sont établis sur la côte occidentale, et sont tous en voie de se convertir. Tous leurs enfants sont généralement baptisés. Parmi les adultes il y en a qui sont déjà catholiques. Toutefois on ne leur permet d'entrer dans l'Eglise qu'au fur et à mesure qu'ils sont suffisamment instruits dans la foi.

“ Des prêtres, dont nous indiquerons plus loin le nombre, sont établis parmi ces pauvres sauvages et travaillent avec ardeur à leur conversion.

..*

“ La vie des Missionnaires de l'île de Van Couver est rude et exige de généreux sacrifices. Seuls civilisés au milieu des Indiens, les prêtres catholiques doivent non seulement tenir leur école et prêcher l'Évangile, mais sont réduits en outre à la dure nécessité de pourvoir à tous les détails de leur existence matérielle. On se figure aisément que pareille vie est dénuée de toute poésie ! Aussi, sans l'intérêt supérieur du salut des âmes qui est un stimulant continu pour le prêtre, il n'y a point de blancs qui iraient se fixer parmi les sauvages du Nouveau-Monde.

“ Je me trompe ! On rencontre dans certaines tribus indiennes des Américains attirés par un autre mobile que les missionnaires : ce sont des marchands qui exploitent l'ignorance ou la simplicité des sauvages, leur vendent des bagatelles pour des prix considérables, et cherchent ainsi à faire fortune. Heureusement que les prêtres catholiques parviennent souvent à empêcher le trafic malhonnête de ces négociants intéressés et cupides qui osent se prétendre les ministres de l'évangile.

..*

“ Les prêtres du diocèse de Van Couver sont seulement au nombre de onze. Trois d'entre eux sont établis sur la côte occidentale de l'île, parmi les sauvages, à 20 lieues de distance l'un de l'autre. Quatre autres évangélisent la côte orientale, et se trouvent respectivement à 4, 12 et 23 lieues de Victoria, la capitale. Trois ont le centre de leurs occupations dans la résidence épiscopale ; enfin, le onzième se trouve dans l'Alaska (ancienne Amérique Russe) à une distance de 230 lieues de l'île de Van Couver.

..*

“ Mgr Brondel réside à Victoria, ville de 6000 habitants, qui est en même temps le siège du gouvernement de la Colombie Britannique, l'une des quatre provinces qui forment l'immense territoire du Canada.

“ Victoria est une ville assez commerçante, et, comme toute cité américaine qui se respecte, elle a ses journaux quotidiens.

“ Les catholiques n'y sont qu'au nombre de 800. Les autres habitants sont surtout protestants. Si peu étendue que soit Victoria, elle offre une image parfaite des divisions sans nombre qui règnent parmi les protestants. Six communautés différentes y possèdent chacune son église. C'est ainsi qu'il y a là 2 églises épiscopaliennes, dont l'une est épiscopalienn-r'ormée ; 2 églises presbytériennes ; l'église méthodiste et l'église baptiste.

“ Toutes ces églises sont en bois, excepté l'une des deux églises épiscopaliennes, qui est construite en fer, grâce à la générosité d'une richissime dame anglaise. L'autre église épiscopalienn-r'ormée a coûté 100,000 francs !

“ A côté de ces églises protestantes, dont l'aspect est assez charmant, nous avons vu la photographie de l'église catholique qui sert de cathédrale. Pauvre cathédrale en vérité ! Comme la plupart des autres églises elle est en bois, et, abstraction faite de ce détail, elle ressemble assez bien à la petite église d'Assebrouck-lez-Bruges.

“ Quelques Indiens habitent à proximité de Victoria, et une quarantaine d'entre eux se rendent tous les dimanches en ville pour y assister à des offices religieux célébrés particulièrement à leur intention.

* * *

“ L'île de Van Couver est peu éloignée du continent américain. A certain endroit il n'y a entre les deux qu'un bras de mer de 1500 pieds ; ailleurs la distance est de 10 milles, soit environ 3 de nos lieues.

“ Cette île, comme nous l'avons dit, a une population totale de 20,000 habitants, 10,000 Indiens, et 10,000 blancs.

“ Toutefois, ce n'est là qu'une partie du diocèse de Van Couver. L'autre partie est située plus au nord, et appartient au continent américain. C'est l'Alaska ou l'ancienne Amérique Russe, pays trois fois aussi étendu que la France.

“ L'Alaska fut acheté par les Etats-Unis au gouvernement Russe, en 1867, pour la somme de 35 millions de francs.

Quoique cette contrée soit pauvre et son climat rude, les Yankees ont fait en l'achetant un excellent marché.

“ En effet les intérêts de la somme d'achat sont payés annuellement par une Compagnie qui a le droit de tuer périodiquement un certain nombre de phoques sur les îles de Saint Georges et de Saint Paul.

“ Couvertes d'un éternel brouillard, ces deux îles sont habitées par un nombre prodigieux de phoques auxquels les hommes n'ont garde de disputer leur domaine. On évalue à dix millions le nombre de ces étranges insulaires. Leurs cris retentissent constamment au loin, comme le bruit d'une formidable tempête.

“ Les Indiens de l'Alaska se rendent tous les ans aux îles St Georges et St Paul. Ils sont intéressés à ne pas tuer un trop grand nombre de ces animaux, pour ne point se priver d'une précieuse ressource, et on peut le dire, de leur seul moyen d'existence. En effet, une peau de phoque se vend généralement de 25 à 50 francs.

“ La capitale de l'Alaska a été baptisée par les Russes du nom de Nouvelle-Archangel. Aujourd'hui elle a repris son ancien nom de Sitka. Elle n'est peuplée que de 800 habitants presque tous schismatiques, païens ou juifs.

“ Mgr Brondel est déjà allé dans l'Alaska, qui se trouve à 230 lieues de l'île Van Couver et fait partie des régions polaires.

“ On ne connaît guère que les côtes de cet immense territoire. La population indienne y est de 30,000 habitants. Il y a en outre un millier de blancs.

“ Mgr Seghers, le prédécesseur de Mgr Brondel, a parcouru pendant près de deux ans cette vaste partie de son diocèse. Parti en 1877 il examina avec soin ce qu'il pourrait faire pour la conversion des pauvres peuplades de ce pays. Le voyage du courageux apôtre flamand se fit dans les conditions les plus difficiles. Tantôt à pied, tantôt en canot, tantôt en traîneau, Mgr Seghers ne se lassa point de lutter contre toute espèce de désagréments. Couchant aujourd'hui à la belle étoile, au milieu des plus grands froids, le lendemain dans les cabanes indiennes où la fumée le suffoquait, il continua ses courses apostoliques alors même que le ther-

momètre à mercure se gôlait et donnait la mesure d'un froid inconnu dans nos parages.

“ Les habitants de l'Alaska, quoique farouches, ont écouté avec respect la parole de Dieu, et il est à espérer que leur conversion s'opérera facilement, dès qu'un certain nombre de prêtres pourront s'établir dans ces lointaines contrées.

* * *

“ Mais quel genre de vie mènent les Indiens du diocèse de Van Couver.

“ Généralement ils sont assez actifs et même industriels ; ils s'occupent de confectionner toutes sortes d'objets dont ils ont besoin, et qu'ils fabriquent souvent avec art. Dans l'île de Van Couver même, ils ont des campements, espèce de villages où sont groupées leurs habitations. Celles-ci sont d'une construction très primitive. Une ouverture dans le toit tient lieu de cheminée.

“ Les sauvages ne cultivent que la pomme de terre. Ils vivent surtout de poisson sec, mais mangeant quelquefois aussi du gibier, surtout du chevreuil.

“ L'île nourrit encore des loups, des ours, des panthères. Point d'ânes : heureux pays ! Les prêtres de la côte occidentale y ont introduit de la côte orientale des bêtes à cornes.

* * *

“ Et maintenant qu'elle est la langue des sauvages ?

“ Il existe un idiome que comprennent tous les Indiens qui habitent la côte occidentale de l'Amérique, depuis la Californie jusqu'à Sitka. Mélange singulier de français, d'anglais et de chinook, cette langue, véritable passe-partout, est connue sous le nom chinook ; cependant, le chinook proprement dit était primitivement une langue à part, qui est actuellement bien dégénérée.

“ Mgr Brondel nous a montré un recueil de cantiques en chinook, ainsi qu'un vocabulaire composé par feu Mgr Demers.

“ Les prêtres missionnaires, qui ont ouvert des écoles pour les sauvages, leur enseignent l'anglais. La connaissance de la langue des blancs relève les Indiens à leurs propres yeux.

Au reste, le manque de livres en chinook rendrait difficile l'enseignement de cette langue. Il est des sauvages qui lisent d'une manière satisfaisante après quatre ou cinq mois d'exercice.

“ Différentes tribus ont en outre leur langue propre. L'île de Van Couver compte trois, et la partie sud de l'Alaska deux idiomes tout à fait différents. Quant au nord de ce dernier pays, les renseignements font défaut.

:

“ Nous savons que Mgr Brondel a l'intention de placer deux prêtres dans chacune des missions de son immense diocèse. L'excellente disposition des habitants offrira toujours un vaste champ au zèle des nouveaux apôtres.

“ Les Sauvages attendent généralement avec impatience le temps où ils auront le bonheur d'écouter la prédication de l'Évangile.

“ Lorsque M. l'abbé Brabant, de Courtrai, arriva dans sa mission, en compagnie de Mgr Seghers, les Indiens étaient si favorablement disposés, qu'en un même jour notre compatriote eut le bonheur d'administrer le saint Baptême depuis 8 h. du matin à 5 h. du soir. Il s'agissait des enfants en dessous de sept ans. En un mois ce vaillant prêtre en baptisa 882.

“ A côté de ces consolations il y a quelquefois des épreuves.

“ C'est ainsi qu'un jour le chef d'une tribu indienne tira traitreusement deux coups de fusils sur M. Brabant qui tomba baigné dans son sang. Accourant aux cris poussés par leur prêtre, les sauvages l'emportèrent chez lui pendant que l'assassin disparut dans le bois voisin. Le pauvre blessé crut que ces derniers instants étaient arrivés. Il parvint cependant à écrire quelques mots, qui, portés à Victoria par un homme de confiance, avertirent l'Évêque de ce qui s'était passé.

“ Le gouverneur anglais, justement ému à la nouvelle de ce crime, envoya aussitôt un vaisseau de guerre sur les côtes occidentales de l'île. L'Évêque et un médecin montèrent sur le steamer et arrivèrent chez M. Brabant le 12^e jour après l'accomplissement de l'attentat.

“ Le missionnaire vivait encore. Les sauvages, grâce à des

moyens dont ils se servent en pareille occurrence, étaient parvenus, contre tout espoir, à empêcher que l'inflammation se mît dans les blessures. Les soins les plus dévoués furent prodigués à M. Brabant, qui ne tarda pas à être hors de danger et à se rétablir complètement.

“ Depuis lors le courageux missionnaire a repris son poste dans la même tribu indienne. Son assassin a été trouvé mort au pied d'un arbre, dans le bois où il avait disparu après la perpétration du crime.

“ Dans la réunion de *Davidfonds*, où nous lui avons entendu raconter ce fait, Mgr Brondel ajoutait ceci : “ Lorsque je suis allé visiter dernièrement M. Brabant, je lui ai manifesté l'intention de laisser dans sa paroisse un souvenir de mon passage.

“ Eh bien Monseigneur, me dit vivement M. Brabant, si vous voulez m'accorder quci que ce soit, que votre bienfait se fasse en faveur de ce jeune orphelin !

“ Et en prononçant ces mots, M. Brabant me montra un enfant dont, disait-il, il soignait plus spécialement l'éducation.

“ Mais pourquoi, repris-je, plutôt donner des soins à cet orphelin qu'à tout autre malheureux ?

“ Parce que c'est le fils de mon assassin ! me répondit M. Brabant, et cela de la manière la plus naïve, sans songer aucunement au magnifique exemple de charité contenu dans sa noble réponse.”

Voilà à peu près en quels termes Mgr Brondel termina, au milieu des applaudissements d'un nombreux auditoire, ce récit tragique qui prouve d'un côté les dangers auxquels s'exposent quelquefois les missionnaires, et de l'autre la charité chrétienne qui les dévore pour le salut des infidèles.

* * *

Nous terminons ici cette notice où nous avons accumulé sans ordres les détails que nous avons notés à la suite de plusieurs entretiens que nous avons eu l'honneur d'avoir avec Mgr Brondel.

Puissent les catholiques bruceois, puissent tous les catholiques belges s'intéresser en faveur d'une mission sans ressources et si digne à tous égards de nos ardentes sympathies

MISSIONS D'AFRIQUE.

(*Annales de Lyon.*)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE SIERRA-LÉONE.

La lettre que nous publions ici est l'œuvre d'un jeune indigène converti du protestantisme par le zèle des missionnaires. Comme son instruction était assez développée, il fut appelé par les Pères du Saint-Esprit à diriger l'école catholique des garçons de la ville de Free-town, et depuis il se consacre avec bonheur à cette œuvre importante. Cette lettre a été écrite par lui dans le but de faire connaître Sierra-Léone aux associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Cette mission mérite, en effet, tout intérêt, tant par les difficultés d'un climat des plus pénibles, que par les nombreux obstacles qui s'y rencontrent.

Le centre est à Free-town, capitale des possessions anglaises de la côte occidentale d'Afrique. Les zélés religieux qui s'y dévouent, ont à lutter, pour faire le bien, non seulement contre l'ignorance et les vices des peuples africains, mais encore contre les rivalités d'une foule de sectes protestantes; car toutes à peu près ont des temples ou des chapelles dans la ville de Free-town. Malgré ces obstacles, l'œuvre de Dieu se soutient et se développe. Durant le cours de l'année dernière, il y a eu un bon nombre de baptêmes d'adultes.

Outre l'établissement central qu'ils possèdent à Free-town, les Pères du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur de Marie en ont fondé un autre un peu au-dessus, sur la rivière du Rio-Pougo, qui donne aussi l'espérance d'une abondante moisson.

LETTRE

D'UN NOIR CONVERTI DE SIERRA-LÉONE

AUX ASSOCIÉS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

(*Traduction de l'anglais.*)

Free-town, 1er décembre 1881.

“ Chers Frères en Notre-Seigneur,

“ Permettez à un converti de Sierra-Léone, de vous communiquer quelques détails concernant la mission catholique. Puissè-je faire connaître à ceux qui nous envoient leurs frères et leurs fils, le bien réalisé chez nous par les disciples du Vénérable Père Libermann !

“ Placés par Dieu dans un pays de prédilection, vous ne pouvez vous imaginer quel grand et rude labeur ces Pères

ont à accomplir auprès de nous ; car, outre les chaleurs excessives des tropiques et l'insalubrité du pays, ils ont à lutter contre des ennemis encore plus forts et plus redoutables. Ici, le démon règne en maître et, pour captiver les âmes, il a appelé à son aide, après le paganisme, le protestantisme.

“ La mission principale se trouve à Free-town, capitale de la colonie anglaise de Sierra-Léone. Le recensement de cette année donne à la ville 21,000 habitants, noirs indigènes, dont 15,000 appartiennent à différentes sectes protestantes. Les catholiques s'élèvent à un millier. Presque tous sont des hérétiques convertis par nos missionnaires, depuis leur arrivée dans le pays en 1864. Ce nombre augmente tous les jours, malgré les persécutions et les imputations mensongères de nos ennemis. Cette année, plus que jamais, le divin Maître a comblé de succès nos courageux apôtres : c'est ainsi que, le samedi saint, vingt-quatre personnes, soit protestantes, soit païennes, de tout âge, de tout sexe et de toute condition, eurent le bonheur de recevoir le baptême ; et soixante néophytes augmentèrent encore notre Eglise naissante. Parmi eux se trouvaient quatre enfants juifs d'un père originaire d'Allemagne et d'une mère négresse africaine.

S'il fallait vous dépeindre les peines de nos missionnaires pour instruire ces pauvres gens, leur patience à toute épreuve, on serait obligé d'écrire de grandes pages. Tout est à faire avec ces noirs abandonnés. Les jeunes gens savent pour la plupart lire le catéchisme, mais aux vieillards il faut enseigner, en patois anglais, les principales prières, et vous concevez combien de fois on doit les répéter, car leur mémoire n'a jamais été cultivée. Grâce à Dieu, on arrive à d'heureux résultats.

“ Pendant l'année, nos fêtes se célèbrent aussi solennellement que possible. Nous n'avons pas, sans doute, des églises aussi grandes et aussi riches que les vôtres, encore moins des ornements étincelants d'or et d'argent ; mais nous pouvons affirmer que nos solennités sont impatiemment attendues et regardées comme de vrais jours de bonheur.

“ Les protestants eux-mêmes, poussés d'abord par la curio-

sité, se pressent en si grand nombre devant l'église, que plusieurs milliers de personnes ne peuvent y pénétrer. L'ornementation, le chant, les cérémonies de l'office, tout les émeut et leur plaît. Quelquefois même ils répètent joyeusement avec nous les refrains de nos cantiques anglais. Plus d'un s'en retourne le cœur inquiet et se demande pourquoi il n'est pas catholique, puisque le culte est si attrayant et porte tant à la dévotion.

“ Comme nous vous le disions plus haut, les protestants se comptent par milliers ; cela provient de ce que les anglais, lors de la prise de cette colonie, en 1804, nous ont envoyé immédiatement des ministres pour prêcher l'Évangile.

“ Ils possèdent aujourd'hui à Free-town une grande cathédrale desservie par un évêque anglican européen, soixante autres temples environ et une trentaine d'écoles. Dans la même colonie, il y a, en outre, une dizaine de villages, tous peuplés d'indigènes protestants et leur clergé se compose au moins de cent pasteurs noirs. On conçoit aisément que, grâce surtout à la pratique facile de la religion réformée, ils arrivent à faire de nombreux prosélytes.

“ Nos missionnaires ont opéré des prodiges. Ils ont élevé, dès le début, une église en pierre, de soixante pieds de longueur sur vingt-six de largeur. C'est la plus belle et la plus importante de tout le vicariat apotolique ; mais elle est beaucoup trop étroite et l'on essaie de trouver des ressources, afin d'en construire une plus grande. Il faudra au moins 50,000 francs, somme relativement considérable ; mais on doit se rappeler que le bois, la chaux et les pierres sont excessivement chers. Où trouver cet argent ? Nous n'avons, nous, que notre pauvreté. Nos Pères comptent sans doute, comme toujours, sur la charité des chrétiens du monde catholique, sur les aumônes de la Propagation de la Foi.

“ Outre cette église, ils ont bâti deux belles écoles, où les enfants sont reçus gratuitement sous la direction des frères de la même Congrégation et des Sœurs de St-Joseph de Cluny. Chacune de nos classes est fréquentée par cent trente élèves environ.

“ Nous ne pouvons assez remercier ces âmes dévouées, qui, malgré le climat meurtrier de Sierra-Leone s'efforcent

d'inculquer à notre jeunesse non seulement les éléments de la langue anglaise, mais les principes d'une éducation chrétienne, chose inappréciable dans nos pays de ténèbres.

“ Les Pères et les Sœurs admettent, en outre, à titre d'orphelins, un certain nombre d'enfants protestants et païens de différents pays. Ces pauvres créatures arrivent à la mission, généralement sans avoir un lambeau de vêtement, et dans un état misérable à toucher les cœurs les plus endurcis. Nous l'avouons, en effet, à notre honte, nos compatriotes, aux mœurs barbares, ne sont pas accoutumés à fournir à leurs enfants, comme chez vous, ces jolis vêtements si ornés et si riches. Généralement, ce n'est qu'à l'âge de huit à dix ans que les petits enfants commencent à porter un morceau d'étoffe pour cacher leur nudité. Aussi, dès qu'ils arrivent à la mission, ils subissent une métamorphose complète : aux plus jeunes on distribue une chemise, qui leur descend jusqu'aux pieds ; aux grands, un costume semblable à celui de vos enfants de France. C'est pourquoi, chaque jour, arrivent tantôt un père, tantôt une mère : “ Je vous amène un enfant, disent-ils ; il est à vous, faites-en ce que bon vous semblera.”

“ Les missionnaires voudraient bien les admettre tous, et leur cœur éprouve une peine indicible à les renvoyer ; mais hélas ! comme leurs ressources sont restreintes, ils se voient dans la nécessité d'en refuser un bon nombre.

“ Beaucoup de ces enfants appartiennent à des familles royales ou à des chefs indigènes. L'un est le fils du roi des Bagas, contrée située au nord de Sierra-Léone, non loin du Rio-Pongo. Son père, un homme rigide et de mœurs païennes et barbares, avait assassiné le chef d'un pays voisin, dont il commençait à redouter l'influence. Ce crime ne resta pas impuni : peu après, les sujets du roi défunt allèrent massacrer le meurtrier de leur souverain ; et afin d'inspirer une plus grande terreur à leurs ennemis, ils exposèrent le corps pendant plusieurs jours sur un chemin et le laissèrent dévorer par les oiseaux de proie. Ils prirent même la résolution d'exterminer toute la race royale ; mais le Père Huber apprenant, par bonheur, cette détermination, accourt, enlève le fils du roi et le baptise quelques mois plus tard sous le

nom de Jean-Baptiste. Ce jeune prince nous ouvrira un jour le chemin de son pays, afin que nous puissions y porter les lumières de l'Évangile.

“ Un second est le fils d'un des principaux chefs du Sherbro, pays situé un peu au sud de Sierra-Léone. C'est un enfant âgé de seize ans environ, plein d'intelligence et édifiant ses camarades par sa bonne conduite. Il connaît assez bien la langue anglaise, et le Père Lutz lui donne, depuis une année, des leçons de français et de latin, dans la pensée d'en faire un prêtre.

“ Un troisième enfant est le fils du roi des Timnés. Ce prince, encore païen, se trouve à la tête d'un des plus vastes royaumes dans le voisinage de Sierra-Léone. Au milieu de l'année dernière il vint visiter le gouverneur anglais de notre ville, escorté d'un nombre considérable de ses officiers. Comme il passait devant la mission, il aperçut des blancs, et demanda aussitôt à ses compagnons qui ils étaient. A sa question, on répondit que c'étaient des missionnaires venus d'Europe, dans le but de prêcher leur religion et de faire du bien aux noirs.

“ Ha ! ceux-là me donneront un *brouniak* (un cadeau), se disait-il, si je leur fais une visite.”

“ Il entre donc dans la maison et se présente aux Pères Blanchet et Lutz. Ne sachant d'abord à qui ils ont affaires, ceux-ci questionnent le visiteur.

— “ Je m'appelle Comboli et suis roi des Timnés, répondit-il ; je viens vous faire une visite parce que j'aime les blancs.”

“ On lui fait voir la maison ; chaque objet lui arrache une exclamation de surprise et d'admiration. Mais ce qui lui plaît le plus c'est la croix du missionnaire qu'il aperçoit sur une table.

— “ Qu'est-ce que cela ? que c'est brillant ! dit-il.”

— “ C'est, répondit le Père, l'image du Dieu des chrétiens, descendu du ciel dans ce monde et mort sur une croix pour délivrer les hommes de l'enfer.”

— “ Que c'est beau ! n'en auriez-vous pas une semblable à m'offrir.”

— “ Mon prince, je vous donnerai une croix presque

“ pareille, si vous me promettez de l'honorer pendant toute
“ votre vie ; car Dieu n'aime pas qu'on méprise son image,
“ pas plus que vous n'aimeriez voir la vôtre peu respectée
“ de vos sujets.”

— “ Je comprends et vous promets de l'honorer beaucoup,
“ beaucoup.”

“ Le Père lui suspend alors au cou une petite croix avec
une chaîne de cuivre jaune. Il la saisit aussitôt, la presse à
différentes reprises sur ses lèvres pour la baiser et reste long-
temps dans l'admiration du précieux bijou. Il allait se reti-
rer quand il aperçut dans la cour un groupe d'enfants.

— “ D'où viennent ces enfants, dit-il ?

— “ Ils sont à nous, reprend le Père, leurs parents nous
“ les ont confiés, afin que nous leur apprenions la religion
“ du Dieu des chrétiens et que nous leur donnions une
“ bonne éducation.”

— “ De quels pays sont-ils ? ”

— “ Les uns sont de Sierra-Léone et les autres appar-
“ tiennent à différentes tribus avoisinant notre colonie.”

— “ Restent-ils longtemps chez vous ? ”

— “ Oui, généralement jusqu'à l'âge de vingt ans ; alors
“ nous cherchons à leur trouver une position qui puisse leur
“ fournir des moyens de subsistance.”

— “ Et qui vous paie pour vos peines et vos fatigues ? ”

— “ Le bon Dieu seul nous paiera un jour au ciel.”

“ Surprise !

— “ Moi aussi, j'ai des enfants, des petits et des grands,
“ n'en adopteriez-vous pas un ? ”

— “ Oui ; mais à certaines conditions ! ”

— “ Lesquelles ? ”

— “ Que vous nous laissiez la liberté de l'élever comme
“ nous l'entendrons ; de plus, que vous nous permettiez de
“ lui faire adorer le Dieu des chrétiens.”

— “ Quant à cela, pas de difficultés. Aussitôt qu'il sera
“ entre vos mains, vous pourrez en disposer à votre gré et
“ même l'envoyer en France, si vous le désirez, afin de lui
“ apprendre le français.”

“ Trois mois s'étaient écoulés quand le roi Comboli se
présenta de nouveau à la mission, portant sur ses épaules un

long manteau de soie, ornés de figures variés. Il tenait par la main un gentil garçon noir, âgé de cinq ans environ.”

“ Voici l'enfant que je vous ai promis, dit-il aux Pères ; l'acceptez-vous ? ”

“ Oui, certainement, répondent les Pères. ” Et on courut aussitôt chercher un vêtement pour couvrir l'enfant. Le roi en fut dans l'admiration.

“ Quelques semaines après, il revint voir son fils ; et quand il l'aperçut dans son bel accoutrement, et avec la gaieté et le bonheur peints sur le visage, il ne put s'empêcher d'être ému jusqu'aux larmes.

— “ Veux-tu revenir avec moi, lui dit-il ? ”

— “ Oh ! non, papa, répondit l'enfant, je suis bien ici, je veux rester ici. ”

“ Le petit Edouard (c'est le nom qu'on lui a donné depuis son baptême) demeurera sans doute encore une quinzaine d'années à la mission et à la charge entière des Pères ; car, il faut le dire en passant, les rois de l'Afrique ne sont guère généreux, quoiqu'ils jouissent d'un pouvoir illimité sur leurs sujets et qu'ils possèdent les richesses du pays.

“ Parmi les protestants convertis durant l'année qui vient de s'écouler, se trouvent deux chefs appartenant à un gros village du nom de Murray-Town, situé à une lieue de distance de Free-town. Peuplés de 2,000 habitants indigènes environ, tous protestants, ce bourg possède deux écoles et deux temples. Jusque-là on avait ignoré la religion catholique ; mais la divine Providence a daigné jeter également un rayon de lumière sur une partie de la vigne.

“ Un matin, l'un des personnages se présenta chez les Pères et leur fit part de son intention bien arrêtée de se faire catholique, alléguant comme prétexte qu'il ne croyait pas que les nombreuses sectes du protestantisme pussent être toutes à la fois dans la vérité. Un des Pères l'instruisit et lui fit abjurer son erreur deux mois plus tard. En outre, il l'engagea fortement à faire de la propagande ; ce dont le nouveau converti s'acquitta à merveille : au bout d'un mois, il avait gagné à notre cause quatre autres prosélytes, dont deux étaient des pères de famille. L'élan était donné, il fallait en profiter sans délai. Le 30 mai, ces néophytes, accom-

pagnés de quatre ou cinq autres protestants bien disposés, vinrent, après la grand'messe du dimanche, se présenter au R. P. Blanchet pour le prier d'ériger dans leur village une église ou une chapelle, en lui faisant entendre que bon nombre embrasseraient le catholicisme. Le Père les reçut avec bonté et leur promit de faire son possible afin de construire au moins une chapelle provisoire. Mais où trouver les fonds indispensables ? D'un côté on ne pouvait pas compter sur la générosité des habitants de la localité, vivant eux-mêmes péniblement du travail de leur pêche ; d'un autre côté la somme allouée, chaque année, à la mission par la Propagation de la Foi est, comme partout, employée à des destinations prévues. On comptait sur la Providence et l'on mit le projet entre les mains de la sainte Vierge et de saint Joseph.

“ L'œuvre de Dieu était décidée et en bonne voie ; mais le démon, jaloux du bien que l'on se proposait de faire, parvint à provoquer contre les catholiques la haine des pasteurs et de quelques autres notables qui réclamèrent ainsi, dans un journal du pays, le *West african Reporter* :

“ Nous apprenons de tous côtés, qu'une mission catholique est en voie d'être fondée dans notre village. Comme nous avons ici déjà deux églises, l'une appartenant aux méthodistes africains, et l'autre aux Wesleyens, nous considérons la fondation d'une nouvelle comme étant plutôt un préjudice qu'un avantage.”

“ Dans leurs temples, les ministres tonnèrent également, du haut de la chaire ; mais les esprits finirent peu à peu à se calmer. Alors les Pères crurent le moment opportun et, en moins de deux mois, l'église était achevée. C'est une simple maison de bois, reposant sur un soubassement de pierre, et couverte d'un toit de zinc. Elle a quarante et un pieds de longueur sur vingt de largeur. A l'intérieur, une cloison transversale sépare le bâtiment en deux parties. D'un côté, se trouve la chapelle, et, de l'autre, la sacristie et une chambre pour le missionnaire. Construite sur le flanc d'une colline, au bord de la mer, cette chapelle, quelque modeste qu'elle soit, présente néanmoins un aspect très convenable. On a choisi le 16 Juin, fête du Très-Saint-Sacre-

ment, pour en faire l'inauguration, afin d'attirer sur les catholiques de l'endroit une bonne part des bénédictions que Notre-Seigneur daigne, en ce jour de louanges et d'adoration, répandre sur l'Eglise.

“ De nombreux protestants, attirés à la cérémonie par la curiosité, étaient dans l'admiration de tout ce qui s'était déroulé d'émouvant et de solennel devant leurs regards. Les paroles qu'ils entendirent de la bouche du prédicateur suffirent pour leur faire avouer leur grande ignorance par rapport à notre sainte religion. Quelques-uns vinrent trouver le Père et demandèrent à être instruits, et le dimanche suivant, ils attendirent avec impatience l'heure de la grand-messe. Malheureusement, aucun missionnaire ne put aller le matin à Murray-Town; le soir, seulement, le P. Lutz s'y rendit avec l'intention d'y passer la semaine. Il était sept heures lorsqu'il arriva. Quant il gravit la montagne, un groupe de protestants le suivirent et lui demandèrent s'il n'y avait pas grand-messe ce soir là...

“ Hé quoi ! à cette heure-ci ! Non, mes amis, leur répond le prêtre ; ce n'est que le matin que nous pouvons chanter la grand-messe ; mais si vous le désirez, nous aurons un meeting. Allez à la chapelle et tenez-vous prêts.”

“ Arrivé à l'endroit indiqué, il suspendit à un arbre une petite cloche et donna le signal. Au bout d'un quart d'heure, la chapelle était pleine de protestants ; car, comme on vous l'a dit-il n'y avait alors que cinq convertis dans le village. Ne pouvant donner le salut, faute d'hostie consacrée, et aussi parce que ces gens n'étaient pas encore instruits sur les mystères, le Père n'eut qu'un parti à prendre, c'était de monter sur le marchepied de l'autel et d'expliquer quelques articles de notre sainte foi. Il le fit avec un si grand succès que la plupart des auditeurs ne purent s'empêcher de manifester leur satisfaction par des signes réitérés. Bien des préjugés disparurent de leurs esprits. Après l'instruction, il lut les prières du soir, que tous, indistinctement, prosternés par terre, écoutèrent avec le plus grand recueillement. Il allait se retirer, quand, en se retournant, il vit son auditoire s'asseyant de nouveau.

“ Que veulent-ils encore, se dit-il à lui-même ? ”

“ Pensant qu'ils étaient avides d'entendre parler de notre religion, il leur fit un autre discours, puis il les congédia, après les avoir exhortés à venir, les jours suivants, apprendre quelques cantiques. Le lendemain, il recommença son ministère. Tous les soirs, il tint un meeting, qui consistait dans l'explication de quelques points de notre foi. Il leur apprit à faire la génuflexion et le signe de la croix, et les instruisit sur l'usage de l'eau bénite, de l'encens, etc. ; car il faut vous dire en passant, qu'ils sont très curieux de savoir quelle signification nous attachons à ce qui fait partie de notre culte. Ce qu'ils ne comprennent pas est considéré comme de la superstition. C'est ainsi qu'ils croient que nous brûlons des cierges sur l'autel afin de souhaiter du mal à notre prochain.

“ Aujourd'hui la plupart de leurs préjugés sont tombés et tous désirent que nous construisions une école. Comme ils ont une haute opinion de notre enseignement, ils sont disposés à nous envoyer leurs enfants. Ceux-ci serviront plus tard d'intermédiaires pour nous amener les parents. Ah ! que de bien à faire parmi ces âmes abandonnées. Continuez donc à assister nos missionnaires de vos aumônes et de vos prières.

“ Au Rio-Pongo, rivière située à cent milles au nord de Sierra-Léone, le R. P. Gommenginger a fondé, il y a trois ans, une autre mission. Jusqu'alors il n'y avait eu aucun prêtre catholique dans ce pays, où vivent des milliers de pauvres noirs et un grand nombre d'esclaves. Vous ne pouvez pas vous imaginer dans quel état de misères et d'abandon se trouvent ces derniers. Chaque jour, il arrive sur la rivière une cargaison à vendre, à un sac de riz par personne. Vous comprenez aisément comment les missionnaires doivent souffrir à la vue de ces scènes déchirantes.

“ La divine Providence a répandu, jusqu'à présent, d'abondantes bénédictions sur cette partie de sa vigne. Dès le début, les Pères ont bâti, outre la chapelle, une école, pour y instruire les enfants païens et en ont recueilli plus de quarante. Presque tous sont baptisés, plusieurs même ont fait la première communion. Quelques-uns ont fait de tels progrès, qu'ils sont arrivés, avec l'assistance d'un Père, à tra-

duire le catéchisme français, ainsi que quelques portions du saint Ev. jile en langue *sousou* à l'usage de leurs compatriotes. Ils sont pleins de bonne volonté et dociles aux ordres de leurs pères adoptifs.

“ Chers frères en N. S., continuez à nous envoyer des missionnaires pour aider à développer ces œuvres. La moisson est grande, mais les ouvriers sont peu nombreux. Nous ne saurons jamais vous remercier assez de votre charité, mais soyez bien sûrs que nous ne vous oublions pas devant Dieu.

“ En finissant, vous me permettrez d'ajouter que celui qui écrit ces lignes vous doit une reconnaissance toute particulière ; car, faut-il vous le dire, il était autrefois ardent protestant. La Providence a fait franchir les mers à un enfant de l'Alsace, au Père Gommenginger, pour m'ouvrir les yeux et me ramener dans le vrai chemin du ciel. Grâces en soient rendues à Dieu d'avoir ainsi daigné jeter ses regards sur un pauvre noir africain.

“ Agréez, mes chers frères, l'assurance des sentiments de reconnaissance que je vous exprime, au nom de tous les catholiques du vicariat apostolique de Sierra-Léone.

“ MARIE BERNARD JONOS,

“ *Instituteur indigène à Free-town.*”

MOURAIAH LE CHÉIK D'IAMBAAN.

Le Messager de St-Joseph.

(NOUVELLES.)

I.— LA PROVIDENCE.

Notre établissement de *la Providence*, au-dessus de Saint-Denis de Bourbon, était une conquête sur le torrent du *Butor*. Trois Pères, vingt cinq Frères et six Sœurs s'y dévouaient, en 1866, à soigner les âmes et les corps de trois cents jeunes condamnés au pénitencier, deux cent trente jeunes créoles soustraits au vice et formés au travail et à la vertu dans une florissante école agricole et professionnelle, et deux cents vieillards, infirmes, incurables, débris infortunés de l'esclavage.

Mgr Fava, Mgr Duboin et la Mère Madeleine, qui, avec M. Hubert de l'Ile, M. de la Grange et le conseil général de la colonie, fondèrent cette œuvre, où tous les besoins et toutes les souffrances trouvaient leurs remèdes, l'appelèrent *la Providence*. Le citoyen Laserve n'était pas l'ami de l'établissement. Le citoyen Demahy n'en était pas le médecin. Cela n'empêchait pas toutes les misères corporelles et morales d'y trouver des soins maternels, et les pauvres âmes, la clef qui ouvre la porte du Paradis.

Hâtons-nous de dire que *tout cela* n'existe plus. Ne peut-on pas se passer de la *Providence*, quand on a la *République* ?

Peut-être bien que non, car ce n'est pas tout à fait la même chose.....

C'est dans la partie adossée à la colline, ombragée par les vieux manguiers, les cocotiers et les flamboyants, à l'hospice des vieillards et infirmes, que va se passer l'histoire dont nous donnons le touchant récit.

II.— LE VIEILLARD.

Nous sommes au grand jour de la fête de Saint Joseph, 1866. C'est la fête patronale de l'établissement. Les drapeaux et les bannières sont déployés, les tambours battent le défilé, la musique militaire, sous la direction du Frère Dosithee, exécute sa sortie de la grand'messe.

En rentrant à la communauté, nous trouvons, étendu sous la vérandah, un vieillard accablé de fatigue et de besoin. Les gros grains de chair qui, en forme de chapelet, lui décorent le front et le nez, annoncent un Iambaan. Leur dimension très développée accuse un sang généreux.

— Quoi ça vous y fait là, mon enfant ?

— Vous li Père, vous ?

— Moi-même li Père. A cause ?

— Zaut' y dit comme ça vous lé bon. Moi vini pour vous y soigné moi. Moi Vié, moi na pi cacab tarvail.

Dans ce style créole, l'infortuné continue son discours. Il nous fait entendre que, ne pouvant plus gagner son riz, il s'est vu jeter dans la rue par un maître impitoyable ; qu'on lui avait conseillé de gagner *la Providence* ; qu'il demandait fort peu de chose, au demeurant, une poignée de riz pour sa nourriture, un *langouti* pour couvrir sa nudité, une natte pour son repos de la nuit. Il concluait en ces termes :

“ Ou admettez-moi chez vous, ou vous creuserez ici ma fosse ; car je ne quitte pas votre seuil.”

Ce cercle de Popilius nous émut moins que jadis Antiochus Epiphane.

Nous n'avions pas besoin de pareilles injonctions. C'était saint Joseph qui nous amenait ce malheureux, il fut accueilli au nom de saint Joseph.

— Arrive, mon vieux, dit le Frère Narcisse, en le menant au vestiaire, et commençons d'abord par le *langouti*, le reste viendra ensuite.

III.— LE CHANT D'IMPRÉCATION.

Quelques minutes après, Mouraïah entra à l'hospice. On a bien vite appris que le nouveau frère est un Iambaan. Ceux de sa nation, quittant les frais ombrages des grands cocotiers, se portent à la rencontre du frère que saint Joseph leur envoie. Voici que Mouraïah est reconnu ! Aussitôt retentit un hurlement sauvage. On saisit les harpes agrestes suspendues aux branches des cacaoiers, et voici une sérénade, mélange bizarre et affreux de chants, de sons cacophoniques et de danses convulsives.

“ Malédiction sur Niomboz, le vil esclave, qui a les pieds au front et le front aux pieds.

“ La main de Niomboz tremble en lançant la zagaïe, sa dent seule ne tremble pas quand il dévore, comme un chacal, les restes du lion. Et le Iambaan le foule aux pieds!

“ L’œil de Niomboz est l’œil du caïman fuyant dans les eaux. Il n’a jamais soutenu le regard du Iambaan, qui le foule aux pieds.

“ Le souffle de Niomboz est infecte comme celui du tangué qui vit sous terre. Et toi : O Iambaan, fuis le sentier où a passé Niomboz ; il est empoisonné, et garde-toi même de le fouler aux pieds.

“ Malédiction à Niomboz, serpent du Zambèze, qui a le front aux pieds et les pieds au front ! Gloire au grand chef Mouraïah, roi des invincibles Iambaans !”

IV.— EN ROI.

Cet accueil inusité ne laissait pas de nous intriguer. Qu’est-ce donc que Mouraïah, le chef Iambaan ? Voici ce qu’il nous fut donné de découvrir :

Vers 1825, la lutte était acharnée entre les tribus rivales des Iambaans et des Niomboz, pour savoir à qui resterait la souveraineté du Zambèze. La victoire se déclara pour les plus braves, et Iambaan, maître de la capitale ennemie, célébrait la nuit sa victoire du jour. Les fêtes étaient sanglantes et passionnées. Les vainqueurs partageant avec leurs divinités les dépouilles opimes, buvaient le sang dans le crâne des vaincus. Un horrible incendie éclairait cette scène de cannibales.

Cependant le chéik Niomboz, fugitif, avait cherché protection et appui sous le drapeau portugais de la capitainerie de Mozambique. Quelques bataillons se mettent en marche pour venger sa querelle ; une fusillade imprévue surprend les Iambaans victorieux, et change bien vite leurs lauriers de triomphe en noirs cyprès de deuil : lugubres revers de la fortune !

Le chéik Mouraïah et ses féaux guerriers sont saisis, chargés de chaînes, livrés à un vaisseau négrier qui vient les vendre sur le marché de Bourbon.

A lui aussi, comme à Porus, il fut demandé de quelle façon il voulait être traité ; et, comme l’ancien roi de l’Inde,

il avait répondu : EN ROI ! Mais, ô dérisio.. du sort, implacable infortune ! son acquéreur était un planteur positif, qui l'obligea à échanger l'arc et la zagaïe du guerrier, et même le sceptre royal, contre la pioche vulgaire de l'esclave. Ses bras royaux se ployèrent à faire leurs cent trous à la journée pour y planter la canne à sucre. Ce fut le temps *margosse*, le temps de l'amertume.

1848 vint lui rendre la liberté ! Mais quel usage faire de cette liberté ? Adresser un appel à ses féaux guerriers d'autrefois, dispersés aux quatre vents de l'Ile, tenter un retour de l'Ile d'Elbe, récupérer le trône d'Imbaan, prendre une revanche éclatante qui anéantirait à tout jamais le nom de Niomboz ?

Hélas ! sans vaisseaux, sans capitaines, sans rames et sans finances, il fallut renoncer à toute espérance de restauration.

Et même sans asile et sans pain, force fut à Mouraïah de subir les exigences de Sarda Garriga, et de louer encore ses bras royaux. Ce n'était plus l'esclavage, c'était une servitude tout aussi dure et de plus sans entrailles de compassion.

Dix-sept ans de travail avaient totalement épuisé ses forces, lorsqu'il vint se confier en dernière ressource, à la sollicitude de la Providence. C'est ici qu'il retrouvait un groupe de ses anciens guerriers, et les féaux d'autrefois qui, l'ayant reconnu et salué par le bruyant accueil décrit plus haut, savent enfin le traiter EN ROI !

V.— LE CHRÉTIEN.

Loin de nous la pensée de gêner ces tardives marques de respect. Elles eurent leur libre cours. Mais il fallut pourtant adoucir ces cœurs, si pleins du fiel de la malédiction.

Aux chants patriotiques dut succéder le catéchisme.

— O Chéik, tu étais grand et puissant sur les rivages africains.

— Oui, et redouté au loin dans les terres aussi. J'avais des guerriers dont la flèche ne manquait jamais le cœur. J'avais des troupeaux de chèvres que tu n'aurais pas pu compter, encore que tu sois très savant.

— Eh bien ! grand chef Mouraïah, ta couronne de Imbaan tu n'espères plus la recouvrer. Tes richesses du continent tu les as perdues. Je puis te donner une couronne resplendis-

sante, un royaume plus beau que le grand royaume d'Iambaan et des richesses plus vastes que toutes celles de l'Afrique. Et les fusils portugais sont impuissants à te les ravir.

— Cela serait-il possible ?

— Oui, moi aussi je veux te traiter EN ROI. Ecoute seulement et apprends bien ce que je vais t'enseigner.....

Mouraïah prêta une oreille des plus attentives à la prière et aux enseignements de la religion. En même temps, missionnaires, Sœurs et vieillards priaient pour lui chaque jour aux pieds de saint Joseph, le roi déshérité de la race de David.

Il est difficile de rendre avec quel enthousiasme le chéik goûtait les vérités chrétiennes. Avec quatorze de ses compagnons, dans la chapelle de saint Joseph, des mains de Mgr Duboin, il put bientôt recevoir le saint baptême, qui fait de nous une *nation sainte*, un *sacerdoce royal*.

N'y eut-il pas alors un excès dans la joie ? Ou bien ne fut-ce pas une épreuve nouvelle que Dieu envoyait à son serviteur ! Toujours est-il que, pendant que Mouraïah se préparait à la sainte communion, nous eûmes la douleur, un beau matin, de constater que la royale maladie de Charles VI avait frappé le chéik d'Iambaan !

Ce fut le cas ou jamais de redoubler nos instances auprès de saint Joseph, afin d'obtenir à notre royal malade les grâces et les lumières qui préparent dignement au royal banquet de Jésus. Cette fois encore le saint Patriarche daigna nous exaucer. En effet, la lucidité revint au grand chéik. Avec bonheur il demanda à s'unir à Jésus. Les fumées de la gloire et des grandeurs humaines s'étaient dissipées sous le souffle de la grâce : l'humilité chrétienne et l'amour du bon Dieu les avaient remplacées. Mouraïah put enfin goûter ce pain céleste qui inonde de délices les âmes royales, *delicias præbens regibus*. Le jour de la première communion arriva. Le grand chef revêtit sa blanche robe baptismale. Ses féaux guerriers l'accompagnèrent au banquet divin.

On eut dit qu'il n'attendait que la communion de Jésus pour s'envoler au ciel. Ce jour, en effet, ne devait pas avoir pour lui de déclin sur la terre.

A peine avait-il reçu la sainte communion qu'il s'affaissa sur lui-même. La sœur Marie-Joseph s'en aperçut. Bien

vite elle nous appelle. Nous eûmes à peine le temps de prendre l'huile sainte et de faire une onction, que l'âme du néophyte consummait son union avec Jésus dans l'éternité.

“Que le bon Jésus, dit le P. Moricet, dépose sur le front du grand roi Mouraïah la couronne éternelle !

A. LIMBOUR.

FOURAY-BONDOO

I.

Dans le courant de l'année dernière, se présente, à la mission de Sierra-Léone, un noir âgé d'environ 20 ans. Il porte une longue et belle robe de velours, à la façon des Mahométans, un chapeau de feutre gris et des sandales faites dans le pays même. Sa physionomie et son maintien majestueux décèlent la noblesse de son rang.

— Comment allez-vous, mon père, dit-il en anglais, en s'avancant pour présenter la main ? Excusez-moi, si je viens vous déranger un instant. J'ai entendu parler de la mission catholique, et, depuis, j'ai éprouvé un secret et pressant besoin de vous venir trouver.

— Qui êtes-vous, mon cher ami ?

— Je suis le fils d'un roi du pays des Timanées, et je m'appelle prince Fouray-Bondoo. J'ai été envoyé par mon père, auprès du gouverneur de la colonie anglaise, pour traiter une affaire assez importante. Je profite de cette occasion pour avoir une entrevue avec vous.

— Mais dites-moi, d'abord, où avez-vous appris à parler si bien l'anglais, car je sais que dans votre pays on parle une langue indigène.

— C'est ici, à Freetown même, dans une école du gouvernement. Le gouverneur m'a fait faire les études gratuitement, pendant six années, comptant se servir de mon interprète pour traiter les affaires avec mon père, qui ne comprend pas l'anglais.

— Mais alors, vous êtes protestant, n'est-ce pas ?

— Non, mon père ; j'ai appris, il est vrai, le catéchisme de l'église anglicane, mais je n'ai pas encore été baptisé. Je viens précisément vous trouver aujourd'hui pour vous pro-

poser de m'instruire dans votre religion, qu'on dit être la première, celle-là même qui a été instituée par Jésus-Christ, mais dont j'ignore un grand nombre d'articles fondamentaux.

— C'est avec un vrai bonheur que je cède à vos désirs. Je commencerai à l'instant même, si vous le voulez bien, car vous n'avez sans doute pas beaucoup de temps à passer en ville.

— Il ne me reste, en effet, que la journée de demain, mais je promets de vous revoir à peu près toutes les six semaines.

— Savez-vous les prières, le *Pater*, le *Credo* ? Il faut avant tout, savoir prier Dieu, parce que sans son assistance nous ne pouvons rien faire.

— Ah ! mon père, je savais un peu ces prières, mais je les ai oubliées en partie, depuis que j'ai quitté l'école. Je crois cependant encore pouvoir réciter le *Pater*.

— Voici un catéchisme, dans lequel vous apprendrez ces prières. Vous y ajouterez cette autre dont vous n'avez probablement jamais entendu parler. On l'appelle la *Salutation anglique*, elle commence ainsi : " Je vous salue Marie, etc. " Demain matin vous reviendrez me réciter le tout, après quoi, je vous expliquerai quelques autres articles de notre religion. Si vous savez bien votre leçon, je vous donnerai un livre de prières et quelques autres objets qui vous feront beaucoup de plaisir.

Là s'arrêta notre première entrevue.

II.

Le lendemain, le jeune homme revint à la mission, tenant dans ses mains un rouleau de papier d'affaires. Il venait de chez le gouverneur, et il était prêt à s'embarquer pour retourner dans son pays.

— Eh bien, mon cher ami, lui dit le Père, avez-vous appris le catéchisme, selon que nous en sommes convenus ?

— Oui, mon père.

Puis il récita sans hésiter, d'un bout à l'autre, " *Je crois en Dieu, Notre Père et je vous salue, Marie.* "

— A la bonne heure ! Je constate avec plaisir que vous êtes sincère dans vos paroles, et que je peux compter sur vous.

Après l'avoir instruit ensuite pendant toute une heure,

sur différentes questions de la religion, en particulier sur la signification du chapelet, le père lui offrit un livre de prières, un chapelet, quelques images de Jésus, Marie, Joseph et un flacon d'eau bénite. Il lui recommanda, en outre, d'instruire ses compatriotes et surtout ses parents, encore tous païens, dans la religion expliquée en ce catéchisme. Le prince promit de le faire, puis se retira.

III.

Six semaines après son départ, arrivèrent à la mission quelques noirs porteurs d'une lettre, et le père lut avec une surprise mêlée d'admiration les lignes suivantes, écrites en très bon anglais :

“ Mon cher père,

“ Je suis heureux de vous apprendre que je suis arrivé chez moi, depuis quelques semaines, et que je me porte bien à présent. Je désirais vous écrire tout aussitôt après mon retour, mais voici ce qui a occasionné mon retard :

“ Mon cousin fit à un chef du pays un rapport de plaintes contre certains mauvais sujets. Ceux-ci furent, en conséquence, rigoureusement punis. Pour se venger du châtiement qui leur a été ainsi infligé, ils résolurent de faire un mauvais parti à mon cousin ; mais ne trouvant pas facilement un moyen d'exécuter leur odieux dessein, ils jugèrent à propos de s'attaquer à moi-même et de faire retomber sur moi les mauvais traitements destinés à mon parent. Voici donc ce qui se passa :

“ Après vous avoir quitté, à Freetown, je me rendis à l'embarcation de Clinestown, et nous partîmes à dix heures du soir. Après avoir ramé pendant quelques heures, ces hommes, dont j'étais loin de soupçonner les mauvais desseins, retirèrent les rames et refusèrent d'aller plus loin. Au lieu de jeter l'ancre, ils laissèrent la piroque aller au gré des flots. Lancée, un moment après, contre les roches appelées salmanarank, cette piroque se brisa en mille morceaux. Tous sautèrent aussitôt à l'eau et nagèrent vers la terre. Quant à moi, ne sachant pas nager, je pus heureusement m'accrocher à un morceau de planche, et tout ce que

je fis dans ce moment de danger imminent, fut de réciter tantôt une partie du *Credo*, tantôt l'*Ave Maria*, jusqu'à ce qu'un pêcheur de Vellingtown, nommé Smith, qui passa par hasard dans cet endroit, me recueillit et me sauva la vie.

“ De tous mes effets, je ne pus sauver que le flacon d'eau bénite que je tins tout le temps en main. Votre adresse ainsi que les autres objets sont tombés à l'eau.

“ Je me porte bien à présent et ma famille aussi. Je n'ai pas oublié les bons conseils que vous m'avez donnés, et je m'occupe à présent à instruire les gens qui m'entourent, selon que vous me l'avez recommandé. Vous verrez bientôt quelques-uns d'entre eux avec une lettre de ma part.

“ Je suis tout vôtre.

” Prince FOURAY-BONDOO.”

IV.

Qui n'admirerait les mystères de la divine Grâce sur ce pauvre prince infidèle ?

Comment ne pas se rappeler l'eunuque de la reine Candace, dans la partie orientale du grand continent africain, à une distance de dix-huit siècles ? Et puis ce salut par le *Credo* et l'*Ave Maria*, n'est-ce pas la foi opérant des miracles par Marie ? Et quand la lumière de la vérité aura brillé dans tout son plein éclat aux yeux de cette nation, par ce cathécumène devenu apôtre avant même d'être chrétien, comme l'illustre saint Martin, ne pourra-t-on pas dire encore que l'Etoile radieuse qui l'a sauvé des flots ne l'aura réservé que pour répandre sur les siens la *lumière éternelle qu'elle a jadis répandue sur le monde, Jésus-Christ notre divin Seigneur : Lumen æternum mundo effudit, Jesum Christum Dominum nostrum.*

JOSEPH LUTZ,

Missionnaire du Saint Esprit et du Cœur-Immaculé de Marie.

Une famine chez les sauvages.

L'événement se passe au Canada, dans les forêts qui se trouvent en arrière de Mingan, éloigné de Québec de 150 lieues. Nous sommes en 1873. Le Rév. Père Arnaud avait fini sa mission. Les sauvages, au nombre de 70 familles, avaient pris le chemin de la forêt aussitôt après que le Père leur eut donné une dernière bénédiction. Ils apportaient un peu de farine, justement assez pour leur permettre de se rendre à leur terrain de chasse. Là ils espéraient vivre comme ils ont toujours vécu—de la viande des bêtes des bois.

L'automne arrive avec ses frimas et ses neiges : la classe des animaux à fourrure réussit à merveille—tout fait présager un heureux hiver. On célèbre pieusement et joyeusement la fête de Noël—le sauvage au milieu de ses bois ne l'oublie jamais. L'étoile du firmament marque minuit. Chacun tombe à genoux ; le beau cantique : "Nikamotuatao Jeshos ka iliniout—Chantons Jésus qui vient de naître," sort de toutes les poitrines. Les montagnons se le répètent l'une à l'autre, et la nature, qui paraissait ensevelie sous son manteau de neige, semble renaitre tout à coup à ce moment solennel.

Février apparaît, et avec cette lune arrivent les craintes. Le porc-épic est devenu rare, la perdrix blanche a pris son vol vers d'autres lieux, il ne reste plus que le caribou. Le caribou... mais les loups, la terreur de cet animal, les loups, dont les pistes sont nombreuses, ne l'ont-ils pas chassé bien loin ?

Nos bons sauvages, disséminés sur un espace de plus de 80 lieues, sont à chercher les grands marais où cet animal séjourne généralement dans l'hiver. Le caribou n'y est pas. Un mois se passe. Grand Dieu ! Quel mois ! Ceux qui ont passé par de telles misères sont seuls capables de s'en faire une idée.

Tuer une perdrix, un lièvre, chaque jour, ou tous les deux jours, voilà à peu près tout le résultat de la chasse d'une cabane qui compte trois ou quatre familles.

Vous les représentez-vous, lecteurs, ces pauvres sauvages, grelottant de froid, marchant pendant des journées de tempête, au milieu des bois ou traversant de grands lacs, et revenant le soir, tristes et abattus, sans avoir une bouchée de nourriture pour apaiser leur faim ? Voyez-les placer la main sur leur cœur, pour en comprimer les battements, quand leurs petits enfants crient : papa ! pourquoi ne nous donnes-tu pas à manger ? Es-tu fâchée contre moi, maman ? Si tu savais comme j'ai faim !... tu ne réponds pas seulement... Pour toute réponse, la mère humecte de l'abondance de ses larmes les froides branches de sapins qui la séparent d'une couche de neige de six pieds.

Le lendemain, le père, plus heureux, apportera un lièvre ou une perdrix et dix ou douze personnes se partageront ce peu de nourriture.

Le mois de mars va finir, et déjà, à la hauteur des terres de Mingan, trente-trois personnes, dont vingt-deux dans une seule cabane, sont mortes de faim. Elles sont là, étendues sur leurs branches de sapins ; la mère tient encore sur son cœur un enfant qui lui aura survécu d'un jour. Oh ! mère généreuse ! avant ton dernier soupir, accole sur ton sein maternel cet enfant auquel tu veux prolonger la vie aux dépens de la tienne !

Dix-neuf personnes sont dans une cabane d'écorce de bouleau. Depuis deux mois, elles ont fait à peu près une cinquantaine de repas et bu quelques cuillerées de bouillon. Dix d'entr'elles sont endormies sous l'effet de la faiblesse. Elles respirent encore, mais sans un secours prompt, elles devront se réveiller dans l'éternité. Il en reste neuf qui ne sont pas privées de tout sentiment, mais dont huit sont incapables de sortir, voire même de se tenir assises.

Le dix-neuvième, Pierre Waasholno, part un matin pour la chasse. En lui reposent les dernières espérances humaines des malades. Il dispa-

rait, on n'entend plus ses pas, mais à chaque instant l'oreille surexcitée de ces gens affamés croit entendre un coup de fusil qui serait l'annonce de la fin de leurs maux. Une demi-heure se passe. Quelle fut longue cette demi-heure! Un bruit se fait entendre à l'extérieur de la cabane. Serait-ce un secours qui arrive? Hélas! Pierre Waasholno, dominé par le froid, vaincu par la faim, terrassé par la faiblesse, s'en revient, en se traînant sur les genoux. C'en est fini, dit le vieux Piel Manikapo: Comptons de chasse! adieu. Préparons-nous à paraître devant le Grand Esprit.

Après avoir prononcé lentement ces paroles, il s'étendit sur des branches de sapin, se croisa les bras sur la poitrine, pressa sur ses lèvres l'image du Divin Crucifié, puis se ferma les yeux. Il venait de s'ensevelir vivant. Immobile comme un cadavre, il attendait venir sans peur le moment de la mort.

Une femme chrétienne, la femme forte de l'évangile, voyant revenir mourant leur dernier espoir humain, ne perdit point courage. Quand tous les secours de la terre nous manquent, dit-elle, c'est alors que Dieu montre sa puissance. Elle pria, cette bonne Catherine, elle a déjà prié vingt-quatre heures à genoux, soutenue par deux courroies de peau de caribou. Voyez, lecteurs, comme elle regarde fixement la vieille image enfumée qui est suspendue aux perches de la cabane. C'est l'image de notre bonne Mère qui est au ciel. Écoutons la prière qu'elle lui fait.

« Bonne Vierge Marie! La Robe Noire nous a dit que tu étais notre
« bonne Mère, et je l'ai toujours cru: eh bien! montre toi telle, nous
« voulons de quoi manger. Toi qui accordes des grâces pour nourrir
« l'âme, à plus forte raison, tu peux soulager le corps. Montre-toi notre
« Mère. Tu dois être meilleure que moi, et cependant moi, la dernière
« de tes enfants, pourrais-je me décider à refuser de donner à mon
« enfant un peu de nourriture qu'il me demanderait? »

« —Vierge Marie! Regarde les bêtes des bois, le caribou est farouche,
« craint l'homme, mais si vous voulez attenter à la vie d'un de ses petits,
« on verra cette mère craintive devenir tout-à-coup féroce et donner sa
« vie pour sauver celle de son petit. Bonne Mère, voyez la louve, cet
« animal repossant, grossier, la louve pourtant donnera mille vies, si
« elle les a, pour protéger ses petits. Et toi Mère de Jésus, n'es-tu pas
« aussi notre Mère? Ne sommes-nous pas tes enfants? Si la louve donne
« sa vie pour les siens, sera-t-il dit que la Vierge Marie ne voudra pas
« même donner une bouchée de nourriture à ses enfants qui l'aiment?
« Marie écoute-moi: nous avons besoin de voir la Robe Noire, nous ne
« voulons pas, nous ne devons pas mourir ici. »

Le vieux Piel Manikapo, jusqu'à l'immobilité, enseveli, ouvre un œil, se dresse tout-à-coup sur son séant et s'écrie: « Camarades! les caribous viennent, mon oreille exercée ne me trompe pas, entendez-vous ce bruit qui se rapproche? »

La bonne Catherine prie toujours.

Pierre Waasholno, étendu à l'entrée de la cabane, d'une main tremblante saisit son fusil, —son bras défaillant peut à peine le soulever. Soudain, un caribou—oui, un caribou se présente à la porte de la cabane. Mu par une curiosité qu'on chercherait en vain à expliquer, de sa tête il relève la peau de caribou qui ferme l'entrée de la hutte, et immobile il compte les têtes de la famille. Pierre presse la détente, et l'animal tombe à l'endroit même sur la neige. Hâte-toi Pierre, hâte-toi, brave chasseur, de t'accoler les lèvres sur la plaie saignante de l'animal, humecte-les de sang, prends des forces, car d'autres caribous t'attendent. Ils sont là six encore qui attendent la mort.

Pierre recharge son fusil et abat un deuxième animal, puis un troisième, et sans qu'un seul ne bouge, il se rend ainsi jusqu'au septième—sept caribous sont morts, et alors Catherine cesse de supplier pour commencer à remercier Celle qui était véritablement la Mère de ces pauvres sauvages abandonnés.

Lentement, mais sûrement, les malades revinrent à la santé, et à petite journée parvinrent à se rendre près de leur petite chapelle bien-aimée. Tous ils s'agenouillèrent devant la statue de la Sainte-Vierge, lui offrirent leur présent en chantant en chœur ce refrain admirable:

Marie! oh! qu'elle est bonne!

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

a pour objet d'étendre et de propager la foi catholique, d'éclairer de ses divines lumières les peuples infidèles, comme aussi d'établir des missions au milieu d'un grand nombre de catholiques privés des secours de la religion et incapables, à cause de leur pauvreté, de subvenir à l'entretien des prédicateurs de l'Évangile. Les moyens qu'elle propose à ses Associés, pour atteindre le but de son institution, sont des œuvres de piété et de charité, dont voici le détail :

1° Chaque associé doit dire tous les jours un *Pater* et un *Ave Maria*, avec cette courte invocation : *St. François-Xavier, priez pour nous*. Il suffit de diriger, une fois pour toutes, l'intention du *Pater* et de l'*Ave* de la prière du matin ou de celle du soir ;

2° Chaque associé doit donner en aumône un *centin* par semaine.

Les avantages et les privilèges attachés à cette Association par les Souverains Pontifes sont :

1° Une *indulgence plénière* le jour de l'Invention de la Ste. Croix, le 3 mai, ce jour étant l'anniversaire de l'institution de l'Association ;

2° Une seconde *indulgence plénière* le jour de la fête de St. François-Xavier, patron de l'Association, 3 déc. ;

3° Une troisième *indulgence plénière* une fois chaque mois. Le jour de cette indulgence est au choix de chaque associé.

Pour gagner ces indulgences, il faut réciter régulièrement les prières dont nous venons de parler, se confesser, communier, visiter dévotement l'église ou l'oratoire de l'œuvre, si elle en a, sinon sa propre église paroissiale et y prier à l'intention du Souverain Pontife.

On peut en outre gagner une *indulgence de 100 jours* chaque fois qu'étant au moins contrit de cœur on récite les prières de l'Association, ou que l'on fait soit l'aumône prescrite, soit toute autre aumône en faveur des missions, ou que l'on fait quelque autre œuvre de piété ou de charité. Toutes ces indulgences, plénières et partielles, sont applicables aux âmes du Purgatoire.